

Jean Chassagneux

Voyage au centre du patois

Cahier de Village de Forez

Montbrison

Photo de la couverture : Journée du patrimoine, septembre 2002, à Fraise (Saint-Jean-Soleymieux) : Jean Chassagneux et Clotilde Gay – *lo Tide* – *se coutardzon*.

Introduction

En cette année 2005, nous célébrons le centenaire de la mort de Jules Verne. Il fit rêver nos jeunes années avec ses romans : *Vingt mille lieues sous les mers*, *Voyage au centre de la terre*, etc. On me permettra de plagier le titre de ce dernier ouvrage pour l'appliquer à l'essai que je propose : *Voyage au centre du patois*.

D'abord il s'agit d'un voyage. Nous prendrons l'immense carte de notre vieux patois pour suivre quelques pistes. Nous laisserons de côté les grands circuits déjà parcourus¹ : le lexique, la syntaxe, les proverbes, les histoires patoises pour suivre des chemins détournés nous menant à des "sites" qui valent le détour. Le paysage à découvrir sera toujours nouveau, offrant des panoramas souvent inattendus, voire surprenants, avec le foisonnement et la richesse des noms, des verbes, des adjectifs, des locutions... Ce voyage je l'ai effectué moi-même depuis 6 ou 7 ans avec un grand plaisir que je voudrais partager.

Ensuite je vous invite à rejoindre le centre, c'est-à-dire à contempler le patois de l'intérieur. Il en va de lui comme des vitraux dans une église. Tant que vous faites le tour extérieur de la bâtisse les vitraux vous apparaissent ternes et sans relief. Tout change quand vous entrez et que vous circulez dans la nef centrale : la lumière du soleil vous révèle l'harmonie des formes et des couleurs de chaque vitrail. et vous êtes émerveillé...

J'éprouve le même sentiment quand j'ai l'occasion – mais hélas de plus en plus rare ! – de bavarder avec des amis bons patoisants. Les règles d'une grammaire jamais apprise sont appliquées sans effort, les formules justes, les termes précis s'assemblent naturellement, avec les détails cocasses, les jeux de mots inattendus qui pimentent la conversation. Nous voilà au centre même du patois le plus pur. Et nous devons ce charme avant tout aux verbes de cette langue. Ce sont eux qui constituent le cœur du patois. Tout le reste semble leur tourner autour. Leur foisonnement et leur précision en font ressortir la beauté. Mais surtout ces verbes expriment toujours l'action, la vie : celle de tous les personnages qui en sont le sujet ou le complément. Nous aurons l'occasion de le remarquer. Le patois se meurt, oui, mais avant de disparaître il fait exploser LA VIE.

Toussaint 2005

¹ Voir *Lexique français-patois*, *Kokou contu d'odyéchu* et *Ce haut Forez que j'aime*.

Première partie

Histoire du patois

D'abord d'où vient-il ? Pierre Gardette dans son étude : "Graphie phonétique du Forez" (1941), explique comment l'histoire a façonné les langues. Tout commence avec les peuplades gauloises au temps de César : les Arvernes (Auvergne), les Vellaves (Velay), les Ségusiaves (*Forum ségusiavorum* : Feurs).

Les diocèses et les provinces françaises se sont constitués sur cette carte et le parler a suivi. La langue d'oc, le provençal, s'est pratiquée en Auvergne et dans le Velay, le franço-provençal, langue d'oïl se développant dans le Forez. A l'intérieur du Forez, Pierre Gardette distingue encore deux dialectes : le franco-provençal occidental et le dialecte du Forez lyonnais à l'est.

Le patois de Saint-Jean-Soleymieux se situe dans le franco-provençal occidental. Il limite nettement avec le provençal auvergnat par les monts du Forez. Quant à la frontière sud avec le provençal vellave, elle est fluctuante vers la Chapelle-en-la-Faye, Marols, Saint-Bonnet-le-Château. J'ai eu l'occasion de le préciser dans "Ce haut Forez que j'aime" ².

Le patois et moi : une histoire d'amour

Je pourrais même dire : d'amour contrarié. En effet au cours de notre enfance il était mal venu de parler patois. L'institutrice, à l'école, poursuivait gentiment mais fermement les adeptes de cette langue barbare.

Je me souviens d'une récréation à l'école du Crozet vers 1928-1929. . Je devais avoir 6 ou 7 ans. A la récréation nous jouions aux billes en bavardant. La "demoiselle" – fort sympathique au demeurant – nous entend et intervient comme c'était son droit et son devoir. Aussitôt lourd silence, les billes ne roulent plus... Puis le plus grand se lance et déclare : "Allez joue..." Nouveau silence... Coup d'œil du garçon par-dessus son épaule et conclusion : *O fillo...* Elle est partie... Aussitôt nous reprenons le jeu et la conversation où nous les avons laissés.

Mon ami Claudius Granger qui fut instituteur, maire et conseiller général du canton de Saint-Jean m'a raconté son premier jour d'école. La demoiselle l'appelle : "Claudius !..." Réponse de l'enfant dans la langue de ses pères : "De que ?..." C'est à dire : quoi ? Ne connaissant que le patois il demandait ce qu'on lui voulait. Évidemment il dut vite apprendre la langue de Molière pour devenir lui-même : "m_êtru d'écouqlo" : maître d'école.

Les enfants ne connaissant que le patois se sentaient quelque part "demeurés" et restaient très réservés. "Eron ontou klou petyj" : ils étaient timides ces petits. C'était notre cas à nous qui descendions étudier à Montbrison après avoir quitté : Noirétable, Saint-Jean-Soleymieux, Saint-Bonnet-le-Courreau. On nous faisait souvent remarquer notre déplorable retard.

Personnellement ce sentiment de honte ne m'a pas embarrassé trop longtemps. Au contraire au bout de quelques années d'études j'étais assez fier de parler couramment mon patois maternel. Je me souviens un jour de 1941 d'avoir surpris les passagers du car de Montbrison lorsqu'ils m'entendaient parler patois. Un étudiant, séminariste en soutane s'exprimer en patois : cela paraissait quelque peu incongru...

Il est vrai que j'avais baigné dans le patois. A la maison mes parents le parlaient entre eux, avec nous et avec les voisins. Comme Obélix, dès ma naissance je suis tombé dans la marmite

² Page 26.

patoise. Et je n'en suis jamais sorti !... En vérité j'étais déjà un peu bilingue car mes parents recevaient pas mal de visiteurs à qui ils parlaient français : cousins, fonctionnaires, estivants et autres... Aussi ai-je ressenti moins de gêne en arrivant à l'école de Saint-Jean ou au collège que certains camarades plus mal à l'aise avec le français.

Toujours est-il que j'ai passionnément aimé mon patois :

"Je l'ai aimé, je l'aime encore, je l'aimerai tant que je vivrai,
Je l'aimerai quand je serai mort si c'est donné aux trépassés !"

Le refrain de ce vieux chant de marche me revient à l'esprit et s'applique très bien à la situation. Toute ma vie j'ai recherché la fréquentation de mes compatriotes fidèles patoisants. Ensemble nous avons bavardé sur tous les sujets avec un plaisir partagé ! *Nou setin coutordzo tan k'oyin pouyu* : Nous avons discuté tant que nous avons pu. Et depuis que je suis à "la retraite", dans les moments de solitude je me prends à réfléchir. En patois bien sûr. Car je pense toujours en patois ; mais la traduction est automatique. J'évoque les vieux termes, les formes alambiquées, les mots inattendus... Et il m'arrive d'en rire tout seul devant la richesse, l'humour, voire la malice du langage de mes aïeux...



Conversation de patoisants, septembre 2002, Fraisse (Saint-Jean-Soleymieux)

Une replongée dans le patois

Elle s'est effectuée en 1992 au début de ma vie de semi-retraité. J'avais longtemps songé et parlé en patois, sans jamais m'arrêter pour l'étudier de plus près. Il est vrai que mes responsabilités de prêtre diocésain dans le ministère me laissaient peu de loisirs. En 1992 je suis arrivé à Feurs. C'est alors que j'ai éprouvé un vif désir de décortiquer ma langue maternelle. J'avais le temps. Des collègues patoisants d'autres régions m'y ont encouragé. Ils m'ont offert un gros cahier avec un avant-propos en grec et en patois du Pilat.

Nous étions alors en 1993. C'est sur ce cahier que je me suis penché souvent et longtemps. Il présente maintenant un énorme fouillis, avec des ratures et des reprises. Je dois être le seul à pouvoir m'y retrouver. C'est ce cahier que je vais feuilleter : il sera le guide de notre voyage au cœur du patois.

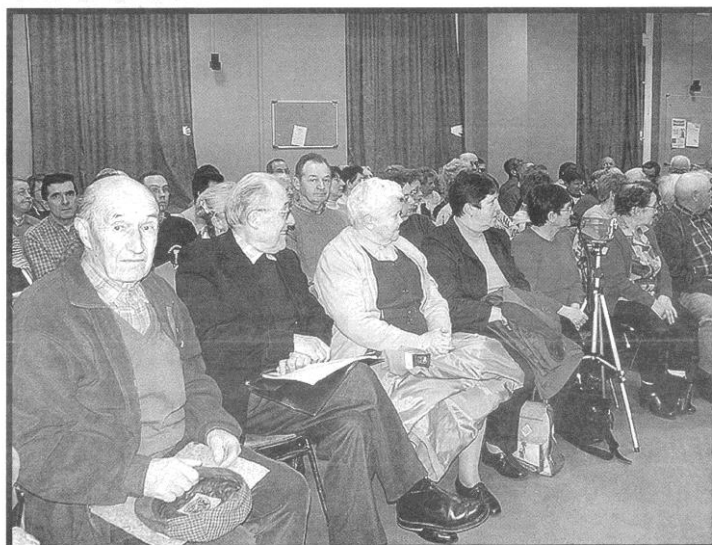
Une occasion encore plus favorable s'est présentée en 1999 lorsque je me suis trouvé en retraite complète à la résidence des Comtes de Forez à Montbrison. J'ai participé régulièrement aux réunions "Patois vivant" du Centre social. Quatre fois l'an, le premier mercredi d'octobre, de

décembre, de février et d'avril, ces rencontres regroupent 100 à 140 participants. La majorité d'âge mûr, voire très mûr comme moi. Mais il s'y trouve quelques plus jeunes de 30 à 40 ans. La plupart de ces derniers ne connaissent pas le patois et ne le comprennent pas. Mais ça les amuse. "Ça me rappelle mon grand-père", expliquait l'un d'eux.

L'Info de la Semaine

Le Patois vivant, dans l'esprit

C'est un constat. Les soirées patois sont en plein boom. Mercredi dernier, ils étaient encore plus d'une centaine, au centre social de Montbrison, à raconter des histoires, faire profiter de leurs anecdotes. À chercher la signification d'un mot, d'une expression. À finir en musique au son de l'accordéon et de l'harmonica. Cette énième réunion, La Gazette en était. Et a rencontré celles et ceux qui font vivre la langue d'antan.



De tout horizon et des quatre coins du Forez, le public était venu nombreux pour se laisser conter la vie d'antan, dans la langue de leur enfance, le patois. Tour à tour, chacun des participants étant à la fois auditeur et acteur de ces soirées «Patois Vivant».

Rencontre de patoisants au Centre Social de Montbrison (février 2004)

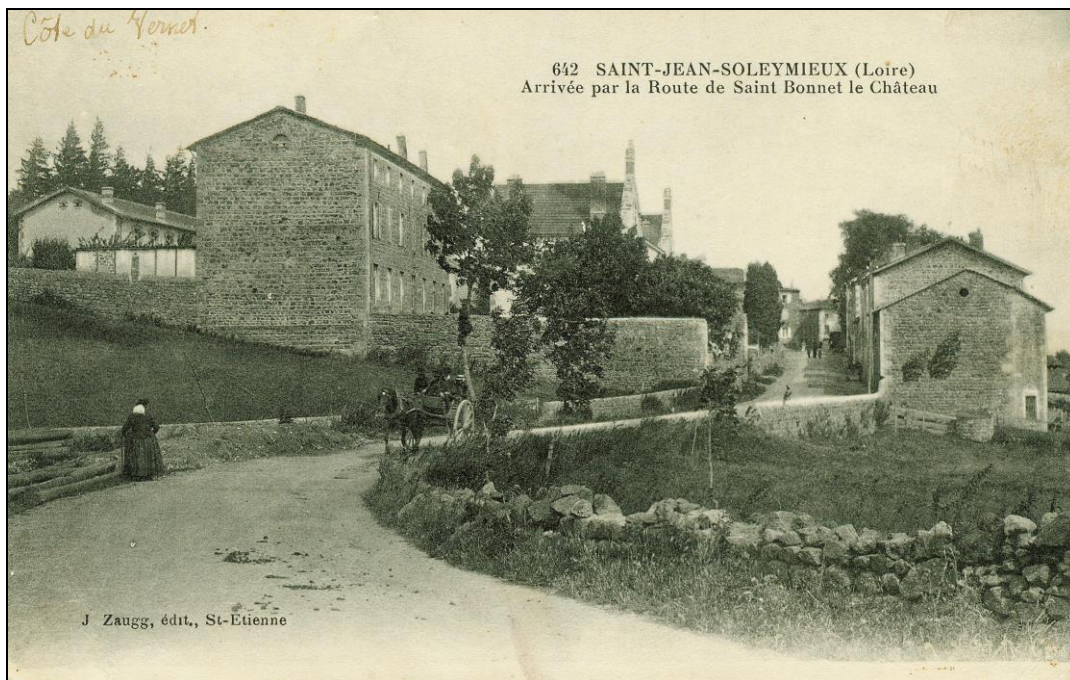
La Gazette n° 108, du 13 février 2004

Parmi l'assistance, ceux et celles du "moyen âge" – disons 50 ans-60 ans – comprennent bien le patois sans pouvoir le parler couramment. Parfois ils s'y hasardent *ma l'edzormigdon*, "mais ils le déchiquètent", et ils ne vont jamais bien loin. Nous restons 8 ou 10 à le manier avec aisance, chacun, chacune dans son parler local. Je me souviens de la doyenne Madame Guillot, originaire de Saint-Bonnet-le-Courreau (Germagneux). Son langage était aisé, riche et savoureux. Elle aurait pu assurer la soirée toute seule avec ses histoires. Malheureusement l'âge la retient à la maison. Ces rencontres regroupaient des gens de régions et de dialectes divers : monts du Lyonnais, du Forez, Auvergne, Velay, voire Savoie. Cette variété était source de grand intérêt.

Pendant les années au cours desquelles j'ai composé mon lexique français-patois il me fallait retrouver les mots. Au cours de mes promenades solitaires à pied il m'arrivait souvent de m'arrêter brusquement. Un mot nouveau émergeait dans ma mémoire. Pour ne pas le perdre en route, vite je sortais de ma poche mon petit agenda – qui faisait tant rire mes collègues par sa modeste taille ! – et j'y inscrivais, j'y ancras solidement ma trouvaille.

Un jour nous partagions à Margerite le repas des anciens de la classe 1942³. Nous bavardions en mangeant avec mon voisin. Je ne sais plus ce qu'il me racontait. Mais tout d'un coup je tire mon carnet de la poche. Surprise de mon ami qui me demande un peu inquiet : *Kéke marké étye* ? Qu'est-ce que tu marques là ? – *Le mou que vené de me dyere* : le mot que tu viens de me dire. J'ai oublié lequel. Mais il était noté, tiré de l'oubli, c'était l'essentiel.

Les agendas de ces dernières années sont gribouillés de mots patois. Aussi ne me suis jamais ennuyé au cours de mes promenades. Regarder les maisons, les terres, les arbres et les récoltes, trouver les mots correspondants, tout cela constituait pour moi un programme agréable, une sorte de toile de Pénélope jamais achevée...



³ Les gens nés en 1922, 20 ans en 1942.

Deuxième partie

I – La graphie

Elle se trouve déjà dans le *lexique français-patois*⁴. Mais je crois bon de la présenter à nouveau au début de notre voyage. Précisons d'abord que je n'ai pas commencé par là. Laissant le problème en suspens, je me suis mis dès le début à écrire les noms comme ils me venaient à l'esprit : masculin et féminin, singulier et pluriel. Je les écrivais à ma façon sans me tracasser.

Un jour un ancien camarade de classe : Paul Trève, de Chambles, m'écrit pour me demander de transcrire dans mon patois des poèmes français de sa composition. Ne voulant pas lui refuser, c'est avec quelque appréhension que je me suis mis au travail. Et j'ai été étonné de la facilité rencontrée pour rédiger ce pensum. J'avais bien entendu parler de l'alphabet phonétique international (API) mais je ne me sentais pas de taille à le manier. A mon sens le lecteur moyen aurait été incapable de le déchiffrer. Par ailleurs j'avais trouvé un fascicule : *La graphie du patois de Conflans* pour le savoyard, langue proche de notre patois. Il écrivait les mots au plus simple, utilisant les sons français le plus naturellement du monde. Cette méthode m'a plu. Je l'ai adoptée.



Voici quelques précisions :

Les voyelles

- Rien à dire sur A, I, U.

- E a quatre sons normaux :

1/ E normal et sourd : *le rebine*, le robinet ; j'écris E.

2/ É avec accent aigu : *l'éclo* (le sabot), j'écris É.

3/ È avec accent grave : *lo drovèno* (la prune), j'écris È, ou parfois AI : *faire*.

4/ Ê avec accent circonflexe : *le dzê* (le coq), *lo pê* (la peau).

⁴ Pages 4 et 5.

5/ Mais le E a un son particulier : c'est le E diphtongué ; ce E se prononce AI + E rapide ; je l'écris Ę avec un tréma : *nĕtre* (naître), *lo mĕtru* (le maître).

Récapitulons les cinq E :

le dzĕ ě lé fĕ : (le coq et les brebis)

1 4 3 2 5

- O a trois sons normaux :

1/ O long ouvert : *le tsozo* (la chose), *l'oro* (le vent) ; j'écris O.

2/ O ouvert et bref : *lo fenlo* (la femme), *l'eclo* (le sabot) ; j'écris O également.

3/ Ô long avec accent circonflexe : *lo clôzu* (la barrière) ; j'écris Ô.

1 et 2 s'écrivant de la même façon, c'est la prononciation qui les distingue. Pour cela je souligne le O long ouvert : *le curlo* (le curé), *lo curo* (le presbytère).

4/ Mais le O a également un son diphtongué ; j'écris avec un tréma : Ö. Je prononce :

A + O bref, comme l'anglais *now, how*.

Récapitulons les 4 "O" :

ôro l'oro dyin lou piö : il aura le vent dans les cheveux.
3 2 1 2 4

Le son IN

Il y en a deux :

1/ IN ouvert, comme le français : moulin ; exemples : *le tin* (le temps), *dulin* (pénible).

2/ ĨN fermé, comme en anglais : dancing, footing. Je l'écris avec un tréma : ĨN ; *le prĩntin* (le printemps) possède les deux sons IN.

Les autres sons : AN, ON, UN, EU, OU, OI, OIN n'ont rien à signaler (cependant à Chazelles et Gumières on "ferme" le OIN : OU + ĨN) ; *é loĩn*, il est loin

Les consonnes

Rien d'extraordinaire, sauf :

G : j'écris G ou GU : prononcer GU ; *gôla* (crier).

J : je le mets entre deux voyelles : *le rejĩn* (le raisin).

K : parfois à la place de C : *le koru* (le carreau).

Q : à la place de QU parfois je mets C ou K : *vê le kar* ou *vê le car* (va le chercher).

S : je mets Z entre deux voyelles : *lo tsozo* (la chose).

Z : je l'utilise souvent avant une voyelle ; il sert aussi à indiquer les pluriels : *le z'an* (les ans) et à remplacer ça, ceci, ce : *i z'aj dye* (je lui ai dit).

Les affriquées

Ce sont les consonnes « occlusives au début de l'émission et constrictives à la fin », exemples : TS, DZ, TCH, DJ. Il y en a beaucoup dans le patois de Saint-Jean et cela lui donne un air sec et rude parfois désagréable avec les nombreux Z.

Exemple : *Lo tsato é dzinto, le tche dzape* (la chatte est jolie, le chien aboie).

Ces affriquées disparaissent vers Boisset-Saint-Priest. Il y en a dans le patois provençal de Saint-Bonnet-le-Château.

Munis de cet outil indispensable nous pouvons partir en expédition. Nous visiterons quelques régions : celles que j'ai parcourues. Nous nous attarderons sur certains sites classés, sur quelques autres valant le déplacement. Nous nous attarderons par ici, passant plus vite par là. Nous laisserons de côté certains panoramas déjà décrits dans mon lexique. Nous en abandonnerons beaucoup que je n'ai pas explorés. D'autres pourront le faire après moi : *Kô trovê soro jomaj otsobô* : ce travail ne sera jamais achevé.

II – Les noms communs

A – Les genres et leurs pluriels

C'est par là que j'avais commencé, sans avoir un plan pré-établi. J'avais d'abord noté cent noms masculins et cent noms féminins avec leur pluriel respectif. D'où un premier constat : le pluriel des noms masculins variait peu, alors que les pluriels féminins changeaient énormément.

Était-ce une règle générale ? Il fallait vérifier à plus haute échelle. Je recherchai alors d'autres noms par famille : les arbres, la maison, le corps, les mets – le nom n'existe pas en patois – le temps, les animaux, etc. J'arrivai ainsi à mille mots. Ce sont des noms propres au patois. Sans le vouloir j'avais évité les nombreux termes issus du français.

The image shows a handwritten page from a notebook, likely a field journal or a dictionary, detailing nouns and their plural forms in a dialect. The page is divided into sections for masculine and feminine nouns. The handwriting is dense and fills most of the page. At the bottom, there is a small note: "L'ortose (ortosa), (ortosa, ortosa); nom masculin, orthographe de ortosa; ortosa, ortosa, ortosa".

Une page de mon cahier

30 % se terminent en E et sont les plus réfractaires au changement ; sauf quelques uns avec des formes inattendues : *lo plantche*, *lé plantse*, la planche, les planches ; *lo molodye*, *lé molodyj*, la maladie, les maladies.

12 % terminés en A font le pluriel en E : *lo péla*, *lé pélè*, la poêlée, les poêlées ; *lo veyà*, *lé veyè*, la chose, l'affaire, les choses, les affaires... Ce dernier mot est très employé dans la

A mille mots je devais faire le même constat qu'à cent. Sur 515 noms masculins 68 % restaient invariables au pluriel, alors que sur 480 féminins 20 % seulement ne changeaient pas. A juste titre je crois pouvoir en faire une règle générale. Faut-il rappeler ici en passant le malicieux proverbe : "Souvent femme varie" ?

Pour les noms masculins :

Ceux qui se terminent par une consonne ne varient pas sauf rares exceptions : le *journal*, pluriel : *lou journô*, le *coumunal* : *lou coumunô*.

Les plus variables se terminent par E : le *trupè*, *lou trupio*, le troupeau, les troupeaux ou par un U : *le coru*, *lou corou*, le carreau, les carreaux.

Pour les noms féminins :

Ils sont 54 % à se terminer par O. Et ils font le pluriel en E : *lo porto*, *lé porte*, la porte, les portes ; *lo sorto*, *lé sorte*, la sorte, les sortes.

conversation : *Te vo dyere no veyā*, je vais te dire une chose ; *Que vē klo veyā* ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il y a des homonymes patois avec lesquels on peut s'amuser à faire des "vire- langues"⁵. En voici une :

Kan s'éveyai o lo veyā, veyè no veyā qu'oye plu veyū,

Quand il s'éveilla à la veillée, il vit une chose qu'il n'avait jamais vue.

Nous en rencontrerons d'autres...

Rares sont les féminins en U : *lo clōzū, lé clōzou*, la cloison (la barrière), les barrières. Ils font le pluriel en OU. Je ne connais aucun nom féminin terminé en "I" ⁶. Restent les noms issus du français avec la finale TION. J'ignore leur proportion après leur passage en patois. Ils sont tous féminins également et se termine invariablement par CHON : *lo proporchon*, la proportion ; *lo nochon*, la nation ; *lo dévôchon*, la dévotion. Et ils restent invariables.

B – Autres remarques sur les noms

- les genres

Signalons que les masculins sont majoritaires pour désigner : le corps, les animaux, l'argent, les arbres, la vigne. Au contraire on trouve davantage de féminins quand il s'agit de la religion, des fruits, du temps qu'il fait. On en tirera les conclusion qu'on voudra...

Beaucoup de noms patois sont masculins alors que leur correspondant français est féminin. Ou inversement.

- J'ai relevé 43 noms français ayant un patois féminin :

Exemples : le cep, *lo cēpo* ; le dimanche, *lo dyominidje* ; le carême, *lo coremo* ; le bât, *lo batyeno*. On met le bât sur un âne. On dit en patois face à une chose, une situation disproportionnée : *Ékin y vē coumo no batyeno chu no çaille* : ça lui va comme un bât sur une truie. C'est à dire : ça lui va très mal.

- En revanche, j'ai noté 25 noms français féminins ayant un patois masculin :

Exemples : l'huile, *l'iôlu* ; l'église, *le yéje* (à Marols il reste féminin : *lo yéje*) ; l'horloge, *le relouodzu* ; la mie (du pain), *le moulu*. Signalons un "dire", *in dyere* sur ce mot : *Sē de tché broute croûto è de moulu kan gn'o*. Je suis de chez "broute croûte" et de la mie quand il y en a. On dit ça d'une famille pauvre où il n'y a que des croûtes à manger.

La tique, *le borbeya* : *É t'in borbeyā ô tyū d'uno fuo*, c'est une tique dans la laine (au cul) d'une brebis. On dit ça d'un importun dont on ne peut pas se débarrasser.

- Les origine des noms (et de quelques verbes)

Je ne suis pas spécialiste en la matière. Mais j'ai effectué quelques constats et j'ai trouvé ici ou là des réponses à mes questions. Beaucoup de mots patois viennent du latin classique ou décadent :

odyure, amener, de "ad-ducere" : mener vers.

le crumê, la crémaillère, de "cremare" : brûler.

Le figou, le plantoir, de "figo" : j'enfonce, cf. *figournā*, remuer avec un bâton.

Le fo, le fayard, de fagus, hêtre.

⁵ La vire-langue ou tautophonie consiste à mélanger dans une phrase des sons qui se rapprochent et se bousculent , cf. en français : Ton thé t'a-t-il ôté ta toux ?

⁶ Il y a *lo méri*, la mairie. Mais ce mot vient du français.

Lo grolo, le corbeau, de "gracula" : choucas.

Seya : faucher, de "secare" : couper.

lo mougdo : la mode vestimentaire, mais aussi la sonnerie des cloches à moins le quart pour inviter les gens à partir pour la messe, "movere" : mouvoir.

Dzère : coucher, de "jacere" : être gisant, cf. ci-gît. Une bizarrerie entre deux villages voisins : *Vé Verère se van coucha*, *vé Tsozèle se van dzère*. Deux mots différents pour aller se coucher, à 3 km de distance : Verrières, Chazelles-sur-Lavieu...

Le dorbou : la taupe, mot qui viendrait du gaulois "darbo".

D'autres mots ont des origines germaniques : *bigou*, tordu, et *biegen*, tordre ; *lo guëno*, la flemme et *gähnen*, bailler.

A mon sens un mot patois semble venir du grec : *émissu*. Quand on laboure une terre de forme irrégulière, à la fin, il faut parfois tracer des demi-sillons : *ô fo émissuna*, c'est-à-dire *faire de z'émissou*. or en grec "êmissus" veut dire : demi, cf. hémisphère. Étonnant, n'est-ce pas ?

- L'accentuation

Elle est plus importante en patois qu'en français, surtout lorsqu'on parle vite. Dans mon lexique et mes récits je trace un petit trait sous la syllabe accentuée. D'après mes recherches il semblerait que l'accent tonique se situe comme suit :

- Les noms masculins ont l'accent sur la dernière syllabe : *le benu*, le baquet ; *le pourta*, le portail ; *le curo*, le curé sauf environ 12 % qui ont l'accent sur l'avant dernière syllabe : *le relouqzdu*, l'horloge ; *le frumazdu*, le fromage ; *le vintru*, le ventre.

- Les noms féminins à l'inverse gardent l'accent sur l'avant dernière syllabe : *lo curo*, la cure ; *lo petyeto*, la petite ; *lo pintado*, la pintade. Mais 18 % ont l'accent sur la dernière syllabe : *lo monta*, la montée ; *lo poura*, le poireau ; *lo gna*, la portée des porcelets.

Un exemple nous fait comprendre les confusions à éviter : *le curo é vé lo curo*, le curé est à la cure. Les mots ont même orthographe et même sonorité. Ils sont tous deux sans accent contrairement au français correspondant. Seul l'accent tonique permet de distinguer l'habitant de son habitation. De même : *lo vindemo*, la vendange, et *le vindemo*, le vendangeur.

III – Les verbes

C'est l'étude des verbes qui a surtout retenu mon attention et à laquelle j'ai consacré le plus de temps. J'ai déjà dit qu'ils constituaient le cœur, le centre de notre patois. Mon intérêt s'est porté en particulier aux verbes propres au patois, ayant ou non un synonyme issu du français. Au fur et à mesure de mes recherches je découvrais la variété, la précision, la richesse de nos verbes. Et je retrouvais souvent l'humour, voire la malice, de beaucoup d'entre eux. M'imaginant les entendre de la voix de tel ou tel ancien de chez nous, c'était pour moi un réel plaisir.

Quand j'ai voulu classer ces verbes, je pensais établir trois listes : verbes exprimant une idée, un sentiment, une action. Surprise !... Aucun d'eux n'exprime une idée. Pour cela on formera un verbe issu du français : *réflétchi*, réfléchir ; *conceve*, concevoir... Trois seulement indiquent un sentiment : *moruna*, gronder, râler ; *tranchi* : avoir le cafard ; *tourba* : troubler, émouvoir. Tous les autres désignent une ACTION des gens, des bêtes, du temps. Comme le dit M. A. Méreville : *Avec le patois on revient toujours au verbe qui est la parole, au verbe créateur de vie, créateur de la VIE.*

Partons en promenade au milieu des 450 verbes que j'ai recensés, dont beaucoup sont irremplaçables.

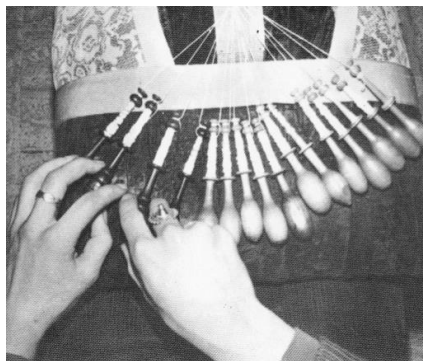
1 – Verbes concernant le travail à la campagne

A – Le travail des femmes :

- *Brutsa*, tricoter ; *couse*, coudre ou faire le métier de couturière ; *crépina*, repriser ; *petassa*, ravauder, poser un *peta*, une pièce ; *faire de pointe*, travailler au carreau.

- *Lovourdsa*, faire un petit lavage ; *éssoga*, faire le pré-lavage ; *faire lo buya*, faire la grande lessive, la buée ; *oranssa*, rincer ; *édjeta*, étendre le linge.

- *Latsa*, lâcher les bêtes au pré ; *faire mindza* : faire manger de l'herbe verte pendant 20 minutes, puis *revira*, repasser les bêtes dans le pâturage déjà brouté, *dedzouo dzövye* (litt. : "déjà joui" ; *mouse* : traire ; *recoutyena* : traire à fond, parfois verser la bouteille jusqu'à la dernière goutte ; *coula* : passer le lait ; *coya* : faire les fromages ; *écouba* : nettoyer le four à pain avec le balai en genet : *l'écouba*.



B – Le travail des hommes :

- *Ya*, lier, souvent employé seul pour lier, les vaches, les gerbes, les fagots, la vigne. Chaque fois la situation indique le sens voulu.

- *Obiola* : "abéaler", faire les biefs ; *poua* : tailler la vigne ; *péssela*, mettre les piquets ; *mina*, bêcher à deux profondeurs ; *étyua*, humecter les tonneaux ou la "charge" avec de l'eau et des sacs humides pour colmater les fuites ; *vindéma*, vendanger ; *pressuéra* : aller au pressoir ; *tyera*, *soutyera*, tirer, soutirer le vin ; *metsa* : faire brûler la mèche de soufre pour purifier le tonneau.

- *Seya*, faucher ; *andogna*, *désandogna*, faire ou défaire les andains ; *vira*, retourner le foin, *cutsa*, *décutsa*, faire ou défaire les tas de foin (les *cuches*) ; *ratera* : rouler le foin avant de charger, *tsodsä* ; *rapigna*, peigner le char de foin ; *ratela*, ramasser le foin qui reste avec le rateau.

- *Loboura*, labourer avec l'araire ; *tsorula*, labourer avec la charrue⁷ ; *grotä*, *agrotä*, herser ; *seyuna*, marquer le sillon à semer avec une poignée de paille ; *somenä*, semer ; *toreya*, remonter la terre vers le haut.

- *Mëre*, *méssuna*, moissonner ; *ôberuna*, dresser les gerbes en petits tas ; *leyä*, *déleyä*, traîner les gerbes avec la *lëye*, les charger, les délester ; *cutsä* : faire le plongeon⁸.

- *Fagoutä* : faire les fagots ; *tsoreya*, faire du charroi ; *tséneyä*, tirer le gros bois avec la chaîne ; *incourdeya*, mettre une entrave à la patte avant d'une vache agitée avant de la traire ; *imponuyä*, accrocher un angle de mur avec le char ; *infordsä*, mettre une entrave à

⁷ Comme d'autres fois le patois a un verbe propre pour une action précise, cf. *scier*, *sétuna*, *séta*.

⁸ Une autre vire-langue : *Vo la ya po leyä è déleyä lé dzarbe sin lé déya* : Je vais aller lier (les vaches) pour charger et décharger les gerbes sans les délier.

une bête indocile. Devant mes activités et mes nombreux déplacements, ma mère me disait : *te foudro infordsa* ! Il faudra t'entraver ! *Moureya*, mettre un fer au groin du porc pour l'empêcher de fouir.

- Trois verbes très précis : *démoruna*, nettoyer le sol de gravats et de terre ; *dégraminta*, gratter un mur abîmé ; *dédsatyj*, le mur se dégrade tout seul. *Déroua*, changer de roue. *Délosa* c'est changer une bête de côté quand on l'attelle. On dit quand on se sent malhabile : *Sê coumo no vatche délosa*, je suis comme une vache qu'on a changé de côté. *Bucla*, brûler les poils du porc ; *porsuna*, faire *lou porsou*, les parts, les rations de foin ; *poussa*, les faire glisser par la trappe dans la crèche.

- *Ékour* ou *ékouère*, battre les gerbes. On dit parfois, è *tsobo d'ékour*, j'ai tout dépensé, littéralement : j'ai fini de battre. *Porbatre*, effectuer un premier battage. *Virā lo poilla*, tourner la paille. *Vinta*, passer le grain au vannoir. *Rossa*, pousser le grain d'un côté avant de *vinta*. On dit aussi : *rossa vou de kö la*, groupez-vous de ce côté. *Guéra*, égaliser le grain dans le double décalitre avec un bâton. *Droya*, trier le grain avec le *drê*, le tamis.

- *Émessa*, diviser les tubercules. *Écréssuma*, dégermer, enlever le *crê*, la pointe. *Etsovissa*, couper les tiges des raves (latin : *ex-capuare*).

- *Sétuna*, scier avec une scie ou un passe-partout ; *séta*, scier à la scierie ; *tsopouta*, taillader du bois. *Tsorpanta*, travailler à l'établi ; *tsova*, creuser un sabot.

Soulignons en passant le nombre et la précision des verbes concernant les travaux ordinaires à la ferme.

- *Tyera* : mot très employé à des sens très différents, comme en français :

. Tirer la ficelle ou autre chose, sens ordinaire ; *tyera de sopj*, débarder.

Mener le bétail aux champs : *Vont'a tyerō oyé ?* où as-tu mené le troupeau hier ?

. Tirer devant : appeler l'attelage devant la charrue. Ce que je n'aimais pas bien faire, je préférais labourer.

. *Tyera lo yingo*, tirer la langue.

. *Tyera in yitre po dyina*, tirer un litre de vin pour dîner.

. *Tyera lé grive* : tirer les grives à la chasse.

. *Tyera de sö o lo banko* : retirer de l'argent à la banque.

. *Tyera le diablu po lo coug* : tirer le diable par la queue.

. *Tyera po viöre* : tirer pour vivre, vivre difficilement. Ou : *tyera*, employé seul.

. *Tyera peno* : "tirer" peine, se faire du souci.

. *Faire tyera son pourtraj* : se faire prendre en photo.

. *Tyera tsolande* (littéralement tirer décembre) : renifler sans arrêt.

. *Tyera ô sôr* : tirer au sort, passer au conseil de révision à vingt ans.

. *Tyera lou boroban po lo rocheno* : tirer les pissenlits par la racine, être mort.

. *Tyera le cubou de lou sopj* : calculer le volume des sapins grâce au livret : Tarif de cubage des bois, selon la formule $(C/4)^2 \times L = \text{volume}$.

. *Tyera* : tirer avec force pour un animal ; *an de vatse que tyeron bian*, ils ont des vaches franches au joug.

. *Tyera* : pour la bise ; *ekin tyere doré lo grandje*, la bise souffle derrière la grange.

. *Tyera* : tirer le vin ; *tyera le vïn o lo tsardje*, tirer le vin à la charge.

- . *Tyera lou yemerô ô lo tombola* : tirer les numéros de la tombola...
- . "Tirer les vaches" (français local) ne se dit pas bien en patois. On dit *mouze*, tout simplement.
- . *Tyera lo braye* : tirer la culotte, aller au cabinet.



Batteurs en action au cours d'une fête de village en 1986

2 – Verbes concernant le temps qu'il fait

J'ai noté dans mon lexique la variété des noms communs pour désigner les nombreux vents et les diverses pluies. Voici quelques verbes correspondants :

- *Plöre* : pleuvoir (verbe usuel) ; *pluyuna*, il tombe une légère pluie intermittente ; *brouillossa*, il tombe une petite pluie avec brouillard ; *pissa*, ça tombe dru ; *bourassa*, il tombe une petite averse pluie-neige ; *rytséra*, il se forme de gros nuages (*rytché*, rocher) avant l'orage. - *Faire d'ugar*, tomber de la neige ; *chira*, "sibérer" ; *yuzorna*, le soleil brille sur la neige. On dit du 2 février : *che le sule yuzarne sè semana évarne*, si le soleil "luzerne", il va hiberner sept semaines.
- *Ébôdyi*, s'ébaudir, le temps s'arrange. Le terme s'applique aux gens : *Lou petyi son ébôdye*, les enfants sont joyeux. *Tegné vou ébôdye*, tenez-vous en bonne santé, formule accompagnant l'au revoir. Le contraire : s'é moyissa, se déranger (littéralement se mettre en malice). A l'origine le terme désigne la bête qui s'excite. Il s'applique aussi aux gens qui se fâchent. On dit aussi : *l'ébôdyo ou l'é moyissa dö mécru vè ma djuk'ö dzö*, le temps qui s'arrange ou se détériore le mercredi ne dure que jusqu'à jeudi :

3 – Verbes concernant les animaux

- Les verbes exprimant leur langage

- . Les poules : *cancorina*, caqueter ; *cluchena*, la poule qui appelle ses poussins. On dit parfois d'une personne excitée : *é t'in presso coumo no poulo qu'o ma in piyuo*, elle est "en presse" (pressée) comme une poule qui n'a qu'un poussin. *Pioleta*, le poussin perdu appelle sa mère, *lo clusso*.
- . Le chien : *dzopa*, japper ; *dzôla*, gémir.
- . Le chat : *miôla*, miauler ; *morauda*, quand la chatte est en chaleur.

. La vache : *brionla*, beugler

. Le cheval : *ricona*, hennir.

. Le porc : *rena*, grogner. Le terme s'applique aussi à ceux qui manifestent souvent leur mécontentement. *É tudzour opré rena*, il est toujours en train de grogner. On dit aussi : *grugna*.

. La chèvre, la brebis, *biola*, bêler. Je pense à ce vieux paysan à qui son anticléricalisme inspirait un humour un peu noir. Ayant vu le curé visiter un voisin bien malade, il commentait : *Éro pa loin le curé le biále*. Il n'ira pas loin, le curé le bêle... comme la brebis appelant son agneau.

- Les verbes exprimant leurs actions

. Les poules : *gutsa*, *ogusta*, monter au perchoir ; *dégutsa*, en descendre. Ces verbes se disent parfois des gens à leur lever : *me fo dégutsa*, il faut me lever. *Pômi*, muer, perdre les plumes. *Gronuta*, picorer le grain, *coua*, couvrir. *Épeyi*, éclore. *Créta*, le coq qui féconde la poule.

. Les chiens : *se couata*, se battre. Se dit aussi des gens qui se disputent. *Leka*, lapper. *Etovogni*, *incorna*, sentir mauvais, empester. *Intchena*, *tchetchena*, les chiens s'accouplent. Le terme *intchena* s'applique aux maisons d'un village reliées entre elles : *lé mēsou son tute intchenè*, les maisons se tiennent toutes.

. La truie en chaleur qui cale et reste inerte : *meta*. S'applique souvent à quelqu'un qui boude. On dit aussi : *É t'in dondyeno*, il est en "dondine", il boude. Le contraire : *demeta*, arrêter sa bouderie, repartir... *Ola ô pér* : être en chaleur pour la truie (aller au porc).

. Les brebis : *luyi*, être en chaleur ; la brebis le manifeste par un bêlement particulier. *Lo tchôro vè ô bou*, la chèvre est en chaleur (elle va au bouc).

. Les vaches : *dôchena*, les génisses sautent. *Côssa*, la bête méchante menace. S'applique aussi aux gens qui vous regardent de travers. *Incournéra*, les vaches se battent à coups de corne. *Dèvoruna*, enlever le varon (le ver) au dos des bêtes. *Ola ô biö*, être en chaleur. *Retegni*, être fécondée. *Omouilla*, la bête prête à vèler transpire, c'est un signe. *Faire le vé*, vèler. *Détria*, séparer le veau de la mère.

Covolà, la vache en chaleur monte sur une autre. Là je ne résiste pas au plaisir de raconter cette anecdote authentique vécue en classe de 5^e à Montbrison en 1935. Un groupe d'élèves en promenade longe un pâturage. Un enfant de la ville contemple surpris le spectacle d'une vache en chaleur. *M'sieur, pourquoi que la vache elle monte sur l'autre ?* demande-t-il au surveillant. Lequel répond, imperturbable : *C'est pour voir plus loin !...* Les petits paysans de la campagne, souvent tournés en dérision, avaient parfois leur revanche...

4 – Verbes propres au patois ayant un synonyme issu du français

Ils sont assez nombreux ces verbes parmi lesquels on peut choisir celui qui sera facilement compris de tous, ou celui qui tire son origine de l'ancien patois. En voici quelques uns :

- *Bouéneya*, *yemita*, limiter. Deux parcelles de terrain se touchent et sont marquées par une limite, *lo bouéno*, du latin *bolena* (cf. *Via bolena*).

- *Boreya*, *botoya*, souffrir, avoir de la peine dans une action. Avec l'expression curieuse : *boreya lé père*, batailler "les pierres" c'est-à-dire beaucoup. J'ignore l'origine de cette formule.

- *Combla*, *intora*, enterrer une bête morte. *Incova*, enterrer les pommes de terre dans un silo. Le contraire : *décomba*, *détora*, *décova*.
- *Corcomela*, *rofeta*, *tuchena*, toussoter, tousser sans arrêt.
- *Corovira*, *tramera*, *bouscula*, bouleverser, bousculer. *Tramera* apporte une précision: changer les choses de place (préfixe : *trans*).
- *Désia*, *désoltera*, se désaltérer. Du latin : *sitis*, la soif. *Me pouyi'n pas désia*, je ne pouvais pas me désaltérer.
- *Dzôssa*, *opura*, appuyer, pousser. *Opura* a aussi le sens de se reconforter : *Se fo bian opura ovan de fila*, il faut bien manger avant de partir.
- *Égrôgna*, *écourtsa*, *grifa*, écorcher, griffer. *Le tsa m'o égrôgno*, la chat m'a griffé.
- *Étchingla*, *suna*. *Fo étchingla ovan d'intra*, il faut sonner avant d'entrer. *Suna*, sonner avec une clochette ou une cloche. *Suna lou clar*, annoncer la mort de quelqu'un par une sonnerie de cloches. *Suna* veut dire aussi appeler quelqu'un : *souono lou po dyina*, appelle-les pour dîner.
- *Émouda*, *exita*, exciter, remuer, mettre en mouvement. *É tudzour opré émouda le tônia*, il est toujours en train de remuer le nid de guêpes. On le dit de qui cherche toujours à faire disputer les gens. Du latin *movere* : mettre en mouvement.
- *Étopa* (ou *otopa*), *ocossa*, *couvri*, couvrir, recouvrir. On couvre en mettant le couvercle ; *l'étopou*, *étopa*. On couvre en mettant une couverture ; *ocassa*, *couvri*, ces verbes s'emploient aussi pour le couvercle ; *couvri lo supo*, couvrir la marmite de soupe.
- *Fila*, *portyi*, partir, s'en aller. *O filo coum'in bolè orantsu*, il est parti comme un genêt arraché (par le vent), il est parti rapidement et malhonnêtement.
- *Se gola*, *s'omusa*, s'amuser, se divertir. Y aurait-il un lien avec régal ? Pensons au "Grand Régal", la "fiesta" solennelle du petit séminaire de Montbrison. Elle durait deux jours en juin. Elle était animée par les élèves de première, les "Rhétoriciens".



Grand Régal au petit séminaire de Montbrison (1935)

- *Miôza*, *pinssa*, pincer. Ne pas confondre avec un autre *pinssa*, panser (prononciation différente).
- *S'ocôta*, *s'ocrupi*, s'accroupir. *Borèyu po m'ocôta*, j'ai de la peine à m'accroupir. On dit aussi : *s'ocléna*, se pencher.
- *Otéra*, *orandsa*, ranger, mettre de l'ordre, poser chaque chose à sa place. *Lo tère* c'est la rangée, la part bien délimitée.

- *Oportéra*, *réportyj*, *mejura*, répartir, mesurer, économiser, donner une part : no tère, l'une après l'autre. *Zö fo oportéra*, il faut économiser.
- *Oropa*, *otropa*, attraper, prendre. *Lo tsato o oropo in ra*, la chatte a pris une souris. *S'oropa o*, se mettre à... *Lou tchj s'oropèron o dzopa*, les chiens se mirent à japper.
- *Opéta*, *otindre*, attendre. En latin expectare, être dans l'expectative. *Fila pa*, *opéta me*, ne partez pas, attendez-moi.
- *Pona*, *échugna*, essuyer quelque chose avec un torchon, avec un "pan", un bout de tissu. Cf. *le panteya*, le long pan de chemise de nuit ; *É vegnu boda in panteya*, il est venu ouvrir en chemise.
- *Imbona*, *ocompagna*, embaucher, faire la fête ensemble. *Ko vè qu'oyi imbono po lo nôche* ? Qui avais-tu embauché pour la noce. *Lo bano*, le compagnon ou la compagne de la noce.
- Un "dire" : *Jean lo Jane batyèron no cobano*, *Jean petè*, *la cabano s'ébouyè*, Jean et Jeanne bâtirent une cabane, Jean péta, la cabane dégringola !

5 – Verbes spécifiquement patois

J'ai repéré environ une centaine de verbes patois qui n'ont pas de synonyme issu du français. Certains ont déjà été cités dans ce cahier. La plupart viennent d'un nom commun précis. Beaucoup nécessitent parfois une périphrase pour être bien traduits. Avec ces verbes nous sommes vraiment au cœur, au centre même de notre patois le plus pur.

Parmi eux très nombreux sont ceux que j'appellerai "les verbes pessimistes". En effet, ils indiquent un accident, un échec, le mauvais résultat d'une action. Commençons par cette série.

- *Bissourla*, boire sans arrêt. *É tudzour opré bissoula*, il est toujours en train de boire.
- *Boronta*, tourner ici et là, bricoler sans rien faire, passer son temps sans travailler. On dit de lui : *É ma no boronto*, ce n'est qu'une "baronte", un fainéant, un incapable.
- *Borda*, *dordeya*, perdre son équilibre, aller à droite et à gauche. *Bardu*, *dordeyu coumo ch'oyin beyu*, je marche de travers comme si j'avais bu.
- *Boutyifla*, faire des cloques, des bulles. *Le lè boutyifle kan vè buyl*, le lait fait des cloques quand il va bouillir. S'applique aussi à des cloques sur la peau.
- *Bortovela*, parler à tort et à travers. Comme une "bartavelle", la crécelle qu'on entend du jeudi au samedi saints, les jours sans cloches.
- *Branssuya*, *sandruya*, secouer d'un côté d'autre, avec le sens de jeter de tout côté pour *sandruya*.
- *Débega*, surprendre, attraper, rester coi. À l'origine : rendre bègue, *begou*. *M'a bian débego*, tu m'as bien eu, bien attrapé.
- *Décacoula*, enlever la calotte, *lo cacoulo*, d'un œuf cuit dur. Parfois, décoller.
- *Déclovela*, c'est le couteau qui se désosse, se détache de toutes ses pièces.
- *Défiforla* : démolir, détruire. Avec l'image du fil qui se défait.
- *Députinta*, détruire, abîmer ; *Me z'o tu députinto*, il me l'a tout cassé.
- *Ébodzourla*, c'est lorsque le soulier, la pantoufle s'écrasent, s'abîment.



"Députinto"

- *Ébranya*, *épela*, *éficla* : trois verbes au sens de déchirer. *Epela* terme ordinaire pour déchirer. *Ébranya*, c'est déchirer totalement, rendre un tissu inutilisable. *Eficla* c'est faire une longue et bruyante déchirure, comme une large fente : *no ficlo*.

Je me souviens de l'application inattendue et osée de ce mot par ma grand-mère. La chatte se soulageait bruyamment dans un coin avec un bruit de tissu déchiré. *Vouyo, lo tsato s'éficle !* criait la grand-mère en se précipitant sur la première arme à sa portée : le balai ou le pique-feu. Deux solutions restaient possibles. Ou bien la porte était ouverte et la coupable était poursuivie jusque dans la cour. Ou bien tout était fermé, la grand-mère saisissait la chatte derrière les oreilles et lui mettait le nez dedans !... J'ai plusieurs fois assisté à ce spectacle...

- *Échebla*, oublier. *è tut'écheblo*, j'ai tout oublié.

- *Écafouéra* se dit d'un plat, d'une pâtisserie qui s'est répandue à la cuisson dans le four, ou d'un fromage mou qui s'écrase.

- *Éfétra*, casser le *fëtru*, le dessus de son sabot.

- *Égramissa*, au sens propre, arracher le *gramou*, le chiendent, de la terre. Travail pénible et désagréable d'où *s'égramissa*, s'échiner à ..., se remuer.

- *S'égrassula*, glisser à terre, sur un corps "gras" : boue, glace... *Ô couolo, te vè égrassula*, ça glisse, tu vas te ficher par terre.

- *Éféreya* : faire se *n'éfereya*, s'exciter pendant un moment. Vient de *lo fèrye*, la foire, le marché ; le temps de la foire dure un moment. On dit aussi parfois *léso ye fère se n'éféreya*, laisse le achever son excitation. Cela se dit pour une bête excitée, ou pour le temps qui vient de sa gâter.

- *Émozela*, abîmer le pourtour d'un objet rond ; ou bien s'écorcher la figure. *Ero tut'émozelo*, j'étais tout écorché.

- *Éteya*, fendre un morceau de bois.

- *Émessa*, couper les tubercules en deux avant de les planter. Cf. *émisuna*, faire des demi-sillons avec la charrue.

- *Ébourdyessa*, déranger, mettre à tort et à travers. du mot le *bourdye*, lieu en désordre. En français : "le bordel". *Lou piö son ébourdyesso*, les cheveux sont ébouriffés.

- *Fouaya*, chasser avec violence ; *è fouayo kö tche*, j'ai chassé ce chien.

- *Grobouta*, gratter sans but, fourrager ici et là. D'où le terme : *ché ma no grobouoto*, tu n'es qu'un maladroit.

- *Goza*, marcher avec peine dans la neige. *Foudro goza dyin lé konzère*, il nous faudra enjamber la neige dans les congères.

- *Ingona*, coincer, retenir. *Te vè ingona*, tu vas te faire prendre. Le contraire : *dégonā*, dégager.

- *Innôta*, s'enfoncer dans une fondrière (*no notō*).

- *Introfitsuna*, tout mélanger. *Le tsā o introfitsunō lou fuziō de mon corē*, le chat a mélangé les fuseaux de mon "carreau".

- *Obourchena*, écraser, tout remettre ensemble et de travers : *z'è obourchenō coum'è pouyu*, je l'ai remis ensemble comme j'ai pu. On dit aussi : *se son obourchenō doré le mur*, ils se sont recroquevillés derrière le mur.

- *Obourma*, en faire trop passer à la fois. Le contraire : *débourma* ; *vè débourma le portyu de lo cavo*, va dégager le passage des pommes de terres à la cave. On dit aussi : *me së obourmo*, je me suis étranglé.
- *Ocoutyi*, emmêler. *Mou piö son ocoutye*, mes cheveux sont emmêlés.
- *Oduba*, mal fagoter, mal s'habiller. *Coumo che odubo* ? Comment t'es-tu fagoté ?
- *Ocromouji*, s'écraser, se resserrer, se tasser. *Le pan s'è t'ocromouje*, le pain s'est écrasé, il l'a fait tout seul.
- *Okégni*, s'écraser, rétrécir ; *le pan é t'okègne*, le pain est écrasé, il est sorti ainsi de chez le boulanger.
- *Onoua*, *s'onoua*, s'étrangler, avaler de travers ; *me së onouo*, je me suis étranglé.
- *Ossintyi*, gâter des enfants ; *klou petyi son éto ossintye*, ces enfants ont été gâtés.
- *Otsôra*, fournir trop de chaleur. *Lé cubarte m'otsoron*, les couvertures m'étouffent.
- *Pétourdzaa*, grattouiller dans l'eau, dans la boue.
- *Péreya* chasser à coup de pierres. *Péreya lou tchi*, éloigner les chiens.
- *Piotaa*, *piotuna*, marcher de ci de là, se fatiguer pour rien. *Ô m'a fai piota*, tu m'as fait courir.
- *Pouézaa*, puiser, soit puiser de l'eau avec le grand seau : *lo pouézère*, ou bien mettre le pied dans l'eau d'un bief : *è pouézo*, j'ai mis un pied dans le ruisseau.
- *Piôyaa*, chercher les puces ; *piôya le pitye tche*, épouiller le petit chien.
- *Romoulaa*, *ramoulaa*, avoir la toux de la mort. *Ô romouole, éro pa loin*, il a la toux de la mort, il n'ira pas loin.
- *Robonaa*, faire un travail très pénible ; *è coumo que robane*, c'est comme quand on "rabane". Expression courante quand on se fatigue. Mais j'ignore son origine : qu'est-ce que "rabaner" ?
- *Ruétaa*, tourner ça et là en observant. Terme péjoratif : *son tudzour opré ruéta de tye ne lè*, ils sont toujours à tourner d'ici de là. Voir aussi *yuarnaa*, observer les voisins, les espionner.
- *Sampeyaa*, déchirer, mordiller quelque chose ; *lou tchi an sampeyo le yindzu*, les chiens ont déchiré le linge.

Voici enfin quelques verbes "plus positifs" :

- *Bronji*, quand la sonnerie s'excite et que le moteur tourne à plein régime.
- Se *coutordzaa*, bavarder, tenir conversation. traduction exacte de l'allemand : *sich unterhalten*. Du nom commun *coutar*, discours, dans l'expression : *m'o pa faj un grô coutar*, il ne m'a pas fait un grand discours, il m'a mal reçu.
- *Dédzéna*, tirer d'embaras, littéralement "dé-gêner" ; *tè 100 fran po te dédzéna*, voilà 100 francs pour t'en sortir.
- *Ébiöre*, perdre son eau ; *fo léssa lou lanci s'ébiöre*, il faut laisser les draps perdre leur eau (à l'étendage).
- *Impopouna*, emmitoufler. *Se fo bian impopouna*, il faut bien se couvrir.
- *Opriôlaa*, faire renfort avec un attelage. Du mot *le priô*, le renfort.

- *Ovindza*, continuer de plus belle. *Ovindze de faire d'ubar*, il neige de plus belle. D'où en mauvais français : "avancer" ; il avance de pleuvoir. *Ovansa de dyere*, exagérer, littéralement : avancer de dire.
- *Ourtya*, du nom commun *le z'ourtye*, les orties. *Ourtya*, passer dans les orties et se piquer : *me sê ourtyo*. Ou bien rincer la biche de lait à l'eau chaude avec une poignée d'orties : *vo ourtya lo bitche*, je vais passer la biche aux orties.
- *Suyin*, auxiliaire imparfait de l'indicatif aux six personnes : *suyin, suyi, suye, suyan, suya, suyon*. Il désigne une habitude passée, un art, une adresse. *Suyin oma lire* : jadis j'aimais lire. *Suyon bian tsanta*, ils avaient l'habitude de bien chanter. Le mot vient de latin "soleo", j'ai l'habitude, je sais faire.
- *Tsopla*, découper, du mot : *le tsoplu*, la tranche, le morceau.
- *Tracondre* : passer de l'autre côté. Du latin, *trans-abscondere*, se cacher en passant à travers.

6 – Verbes ayant plusieurs sens très différents

- *Buyi*, bouillir ; *l'êgo o buye*, l'eau a bouilli. Ou bien, chez le forgeron, tremper un outil métallique : *Faire buyi lo reye de lo tsoruo*, faire tremper le soc de la charrue.
- *Coula*, glisser ; ou bien passer le lait au tamis, *le coulô*.
- *Épia*, espionner, surveiller. Ou bien : produire des épis pour les seigles : *Lou bla van épia*, les seigles vont se mettre en épis.
- *Se débroya* : quitter sa culotte, ou bien : *se dédire*, manquer de parole après un marché.
- *Découra*, décorer (d'une décoration) ou bien : s'évanouir, tomber dans les pommes ; *è manquo decoura*, j'ai failli m'évanouir.
- *Djeta*, jeter ; *ô m'an djeto de père*, ils m'ont jeté des pierres. Ou bien porter quelques jours de plus après le terme du vêlage ; *lo vatche djete quinze dzour*, la vache retarde son vêlage de 15 jours. On dit plutôt : *o quinze dzour de djètu*. Ou bien encore, s'envoler pour l'essaim d'abeilles : *lé moutse an djeto*, l'essaim est parti.
- *Dévira*, détourner, contourner un obstacle. Ou bien : aller mieux : *ère moladu ma o déviro*, il était malade mais ça va mieux (ça a détourné).
- *Obiya*, habiller, vêtir. Mais on préfère *vétyi*. Ou bien châtrer les porcelets.
- *Tutsa*, toucher (du doigt). Ou bien toucher la pension. Ou bien conduire un troupeau, ou bien encore accompagner à l'harmonium : *Ko vè que tutsève o lo mèsso ?* Qui est-ce qui accompagnait à la messe ?
- *Tyua*, tuer, mettre à mort : *me sê manquo tyua*, j'ai failli me tuer. employé seul il peut signifier éteindre : *échêblo pa de tyua*. N'oublie pas d'éteindre. Ou bien: tuer le cochon : *tyuorin po tsolande*, nous tuons le porc autour de Noël.

7 - Attention aux faux amis

Il y a pas mal de verbes patois semblant venir du français mais ayant un sens très différent. Je les appelle les faux amis. En voici quelques uns :

- *Tourna* : ne veut pas dire tourner (*virà*), mais revenir. Il est souvent employé comme auxiliaire pour exprimer un recommencement, une action à refaire. Exemple : *tourna faire* :

refaire ; tourna dyere, redire ; tourna vegni, revenir. mais l'auxiliaire tourna souligne bien plus que le préfixe français re, le nécessité de recommencer.

- Contropossà : ne veut pas dire contre-passer une lettre de change mais dépasser tel lieu fixé, disparaître : *o dedzouo controposso*, il a déjà disparu derrière tel endroit...

- Offrantchi : sens très proche de contropossà. Il ne veut pas dire affranchir (offrantchi) une lettre mais avoir déjà franchi, dépasser, aller plus loin : *o t̄ dyu offrantche*, il a eu vite fait de passer.

- Rossà : ne veut pas dire rosser, passer une "raclée" (dégourdy) mais ranger le grain d'un côté avant de le vanner. Parfois il signifie : se ranger de côté : *Rossà vou de kö la*, rangez-vous de ce côté.

- Opurà : ne veut pas dire apurer un compte (reglā) mais appuyer, mettre un appui ; *opurā in mur*, soutenir un mur. On dit aussi : *se fo bian opurā*, il faut bien casser la croûte.

- Inreya : ne veut pas dire enrayer (colā) mais plutôt le contraire, mettre les bêtes dans la raie, commencer, démarrer.

- Sovā : ne veut pas dire sauver (sōva) mais produire de la sève ; *le z'abru savon*, les arbres donnent de la sève. Je pense au refrain chanté par le gamin qui tape une baguette de noisetier sur sa cuisse pour faire un sifflet : *Savo savo mon fiôlè*... Fais couler ta sève mon sifflet... J'ai oublié la suite.

Oporā : ne veut pas dire opérer (ôpera) , mais aller mettre le seau sous le robinet d'arrivée d'eau, ou sous le chéneau quand il pleut ; *vé oporā le z'essuyon*, va récupérer l'eau de pluie qui coule du chéneau. On va puiser (pouéza) de l'eau dans le "bachat" (le bac) avec *lo pouézère*, le grand seau.

Rovj : ne veut pas dire ravir, ni voler mais surprendre, faire peur ; *ô m'a rovyè*, tu m'as surpris.



Bachat à Champlebout (Gumières)

8 - Quelques remarques sur les verbes

A - Classement.

Dès le début de mes recherches je constatais que la grande majorité de nos verbes étaient du 1^{er} groupe avec finale en a, en français finale en er. Quelques uns se trouvaient dans le 2^e groupe avec finale en i, en français finale en ir. Quelques autres restaient dans le troisième groupe, avec des finales diverses comme en français. En fin de compte, sur 450 verbes, 87 % sont du 1^{er} groupe : *oma*, aimer, se coutordza, bavarder ; 8 % sont du 2^e groupe : *vegni*, venir ; 5 %

seulement sont du 3^e groupe : *söbë*, savoir, *chïntre*, sentir. A mon avis ce pourcentage représente la règle générale.

B – Formation des temps⁹

On part de la dernière syllabe de l'infinitif, en enlevant la voyelle terminale.

- L'imparfait se forme :

1^{er} groupe : *èvo* : *mindzèvo*, je mangeais.

2^e et 3^e groupe : *ïn* ; *dyejïn*, je disais ; *pregnïn*, je prenais.

- Le futur : tous les groupes ont la finale en *orë* : *pourtorë*, je porterai.

- Le passé composé

1^{er} groupe : finale en *o* ; *è mindzo*, j'ai mangé.

2^e et 3^e groupe : finale en *u* ou *e* : *sé vegnu*, je suis venu, *z'è dye*, je l'ai dit.

- Le conditionnel : tous les groupes en *ïn* ; *mindzoryïn*, je mangerais si...

- Le subjonctif : tous les groupes en *ézo* ; *que pouguëzo*, que je puisse.

C - Verbes sans impératif

C'est le subjonctif qui le remplace, ou une périphrase se présentant comme un souhait.

Ce sont les verbes : être, *être* ; avoir : *ovë*, savoir : *sovë* ou *söbë* ; vivre : *viöre* ; pouvoir : *pouguë* ; vouloir : *voulë*.

Exemple : veuillez entrer, *intra make*. Cf. le "entrez que" de Saint-Etienne.

Exemple : ayez de l'argent pour vos vieux jours, *qu'oguëza de sö po votrou vieu dzour*. Le conseil devient un souhait.

D – Accentuation : où se trouve la syllabe accentuée dans les verbes ?

- L'infinitif en *a* (1^{er} groupe) et en *i* (2^e groupe) : la finale est accentuée : *mindza*, manger ; *figni*, finir.

Le 3^e groupe : l'avant dernière finale est accentuée : *prindre*, prendre.

Le présent, dans tous les groupes :

Les 1^{er}, 2^e, 3^e personne du singulier et 3^e personne du pluriel, ont l'accent sur l'avant dernière syllabe : *mindzu*, je mange ; *tené*, tu tiens ; *orrive*, il arrive ; *filon*, ils partent.

Les 1^e et 2^e personne du pluriel ont l'accent sur la dernière syllabe ; *mindzin*, nous mangeons ; *fila*, vous partez.

- L'imparfait

Dans le 1^{er} groupe (infinitif *a*) l'accent se porte sur l'avant dernière syllabe ; *mindzèvo*, je mangeais.

Dans le 2^e et 3^e groupe, c'est la dernière syllabe qui est accentuée ; *portian*, nous partions, *pregnan*, nous prenions.

- Le futur. Dans tous les groupes, à toutes les personnes c'est la dernière syllabe qui est accentuée : *mindzorë*, je mangerai ; *lirë*, je lirai.

- Le parfait (passé simple). La 1^{er} et la 3^e personne du singulier sont accentuées : *venö*, je vins ; *orivè*, il arriva ; *leyè*, il lut.

⁹ Voir les conjugaisons dans le lexique de 2000, page 67 et suivantes.

Les autres personnes sont accentuées sur l'avant dernière syllabe ; *venèré*, tu vins ; *venèra*, vous vîntes. Rappelons qu'en patois on raconte une histoire au parfait. Quand on trouve : *venèra*, vous vîntes, nous le traduisons par le passé composé : vous êtes venu. Le "vous vîntes" ferait prétentieux, et un peu trop "vieille France".

- Le passé composé. Dans tous les groupes la dernière syllabe est accentuée.

è mindzò, j'ai mangé ; *son vegnu*, ils sont venus.

- Le subjonctif : pour tous les groupes accent sur l'avant dernière syllabe ; que *pluyèze*, qu'il pleuve, *que dyezèzon*, qu'ils disent.

- L'impératif : c'est variable, *filo*, pars ; *prin*, prends.

- Le conditionnel : toujours sur la dernière syllabe : *mindzoryïn*, je mangerais.

D - Le passé dans le passé

J'ai découvert assez tard cette forme inattendue, propre au patois, montrant qu'un certain temps s'est écoulé entre deux actions passées, au cours duquel une réflexion, un événement changent la situation. Soulignons à partir de cet exemple la précision qu'apporte notre patois dans une conversation.

Quand j'ai découvert cette double forme de passé j'ai été très étonné et j'ai voulu en avoir le cœur net. J'en ai fait part à mon ami Claudius Granger. Lui non plus ne l'avait pas remarqué. Après réflexion et plusieurs essais, il m'a dit : *a bian résu ét' ekin*, tu as bien raison, c'est ça. Lui et moi, comme Monsieur Jourdain, nous appliquions une règle de grammaire sans le savoir. Deux exemples aident à comprendre cette forme.

1/ *Kan t'ogö mindzò filo*, quand j'eus mangé je partis.

Kan t'ogö dyu mindzò, chïnto qu'ékin me cotsève, quand j'eus eu mangé (c'est-à-dire, un moment après) je sentis que cela me gênait dans l'estomac.

2/ *Kan l'ogö intindyu me levö*, quand je l'eus entendu je me levai.

Kan l'ogö dyu intindyu me sondzö, quand je "l'eus eu" entendu (un moment après) je pensai...

E – Les accords du participe passé

Encore une surprise... En français avec les auxiliaires avoir et être le participe passé s'accorde avec le complément d'objet direct s'il se trouve placé avant. En patois c'est différent. Après être le participe passé s'accorde, après avoir il ne s'accorde pas.

Lo feno qu'è veyu ère étà veyuò de tou, la femme que j'ai vue avait été vue de tous.

Lo trufo qu'è omozzo ère étà omassa de dindyu, la pomme de terre que j'ai ramassée n'avait été ramassée par personne.

Cependant après un pluriel on peut faire l'accord : *Lé piéce qu'è pordyu (ou pordyuë) son pa étè pordyuë por tou*, les pièces que j'ai perdues n'ont pas été perdues pour tous.

Le bon patoisant fait ou non l'accord, tout naturellement, avec un féminin pluriel.

*

* *

Ce voyage a travers nos verbes patois me suggère quelques réflexions.

De tous temps et sous toutes les latitudes les hommes ont communiqué entre eux. Peu à peu, ils ont inventé les mots pour exprimer leurs désirs, leurs intentions, leurs craintes... Ces mots sont le reflet de leur culture; de leur savoir faire et de la situation où ils se trouvaient.

Parmi ces mots les verbes occupent une place prépondérante. C'est vrai, je pense, dans toutes les langues du monde. C'est vrai surtout en ce qui concerne ces patois locaux venant du fond des âges. De ce côté notre patois du haut Forez est particulièrement prolifique. Quand on l'étudie de près, on n'en finit pas de découvrir cette nuée de verbes. Personnellement j'ai trouvé, en rédigeant ce cahier, des verbes que je n'avais pas insérés dans le lexique patois-français rédigé en 2000. Certains d'entre eux sont difficiles à bien traduire. Pour y arriver il me fallait trouver une périphrase, ou mieux l'illustrer d'un exemple concret.

Richesse et variété de nos verbes... Qu'expriment-ils ? Comme je l'ai déjà dit : la VIE, l'ACTION au ras du sol. L'action des hommes bien sûr, mais aussi celle des animaux leurs compagnons inséparables, et enfin l'action des forces de la nature avec lesquelles il fallait composer. Le paysan du Haut Forez n'est pas un spéculatif habile à la réflexion. C'est un actif, un vivant qui ne garde pas les deux pieds dans le même sabot. Ne se contentant pas de dire, de discuter, il fait inlassablement...

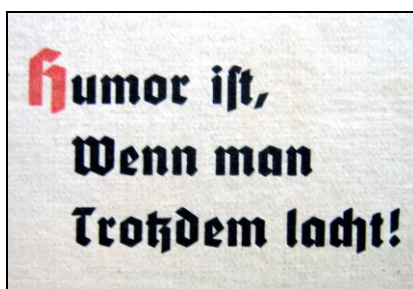
Son existence n'a pas été de tout repos. J'ai été assez surpris de découvrir le nombre important de verbes que j'ai appelés "pessimistes", faute de trouver mieux.

Ces verbes sont le reflet d'une vie rurale dure, souvent très difficile. Dureté dans le travail et les soucis quotidiens. Dureté aussi de la vie des bêtes, parfois celle que leur infligent les humains. Dureté de l'existence face aux aléas de la nature, dans un climat rude en hiver et souvent torride en été. A ces verbes souvent surprenants correspondront des adjectifs qualificatifs, pessimistes en majorité eux aussi. Mais cependant beaucoup moins nombreux. Nous les verrons un peu plus loin.

Faut-il en conclure que nos ancêtres ont mené une vie de galère ? Non. Ils ont été des hommes et des femmes de leur temps et de leur pays. Je dirai même qu'ils ont su triompher de leurs difficultés par l'humour. Je pense à ma grand-mère super-active, ayant réponse à tout, capable de rire pour résoudre une difficulté ou désamorcer un conflit... Je pense à tel ou tel ancien plein de malice, taquinant celui-ci ou celle-là à partir d'une situation, sachant toujours trouver le côté amusant et pittoresque... Je pense en particulier aux verbes exprimant les réactions des bêtes et employés à bon escient aux hommes pour souligner leurs travers. Oui, les humains et animaux partageaient la même vie : ce qui était vrai pour les uns l'était pour les autres.

Finalement si la vie était rude là-haut, on savait la pendre du bon côté, avec optimisme et bonne humeur. Ce parti pris de ne rien dramatiser et d'en rire plutôt constituait une force de vie, de survie. Je pense à ce que racontait un jour Jean Guilton, philosophe stéphanois bien connu. Il admirait la réaction d'un vieux couple voisin, mari et femme infirmes tous deux. Ils vivaient ensemble laborieusement. Et le mari commentait ainsi leurs problèmes : "Parfois c'est tellement triste que ça en est rigolo..." Et Jean Guilton disait son admiration face à cette sagesse pleine de philosophie.

Il me revient à la mémoire ce proverbe allemand : *Humor ist wenn man trotzdem lacht !* J'espère bien le traduire par ces mots : "C'est signe de bonne santé d'en rire quand même". et je crois bon de l'appliquer à nos anciens du Haut Forez.



IV - Les adjectifs

Venons-en aux adjectifs qualificatifs de notre patois. Ils sont beaucoup moins nombreux que les verbes. Il est vrai que les participes passés peuvent souvent les remplacer. J'ai sélectionné 140 adjectifs propres au patois et je vais en présenter quelques uns. Commençons par ceux qui ont aussi un correspondant français. Les autres suivront...

1 - Adjectifs propres ayant un correspondant issu du français.

- *bigou*, féminin *bigu* : tourchu, tordu ; *klo pointye é bigo*, cette pointe est tordue.
- *couflu*, féminin *couflo* ; *plé, pleno*, plein, rempli, parfois rassasié ; *mon bétya é couflu fo la clore*, mon bétail est rassasié, il faut rentrer.
- *doryu*, féminin *doryuo, tétyu, tétyuo*, têtu, entêté.
- *dzentye*, féminin *dziŋto, bio, bêlo*, beau, joli ; *no dziŋto gna de coyou*, une jolie portée de porcelets.
- *dzörye*, fém. *dzöryo, djevro, fém. djevra*, givré, couvert de glace.
- *éjo* (invariable), *fochelu, fochelo*, facile, aisé ; *è mj éjo dyere qu'o faire*, c'est plus facile à dire qu'à faire. Le contraire : *moléjo, dyefechelu*.
- *fiölu*, fem. *fiölo, sölu, sölo*, ivre, saoul ; *sè kaje fiölu*, je suis presque saoul.
- *forô*, fém. *forôdo, fièru, fièro*, fier, sûr de lui. On dit par litote : *é pa fièru*, il n'est pas fier. c'est un grand compliment pour un homme simple et avenant.
- *ingourdzo*, fem. *ingourdza, mo porlan, mo porlanto*, mal embouché, grossier, adjectif très péjoratif. A ne pas confondre avec son contraire : "*porlère (fém. porlèro)* : qui aime parler, personne liante ; *è de mondu bian porlère*, ce sont des gens agréables à rencontrer. Cf. des gens pas fiers : *de mondu pa fièru*.
- *mëclu*, fém. *mëclo, mélandzo, fém. mélandza*, mêlé, mélangé ensemble ; *mindze lé trufe é lo viando mëclu*, il mange les pommes de terre et la viande ensemble. D'où le nom commun : *lo mëcla*, ration de foin et de paille pour les bêtes.
- *tsogne*, fém. *tsogno, aigru, fém. aigri*, sûr, acide. *Lé poume tsognë bièton le dinchu* : les pommes aigres irritent les dents. On le dit aussi de quelqu'un de désagréable : *no feno tsogno*, une femme revêche. D'où le mot *tzognessu* (invariable) désignant un gamin désagréable et cherche-guerre. *Les moutse tsognë* : les guêpes.
- *vintorô*, fém. *vintorôdo, vantar, fém. vantardo* : vantard, faiseur d'embarras.
- *pedzou*, fém. *pedzuzo, coulan, fém. coulanto*, poisseux, collant. Du mot *pedzo*, la poix ; *lou dë pedzou*, j'ai les doigts poisseux ; *ovë lo mouq pedzuzo*, avoir la main collante, c'est-à-dire prête à voler ici ou là. Celui qui traîne cette réputation est très mal vu à la campagne.

2 – Adjectifs propres concernant les choses et le temps, voire les gens.

Comme pour les verbes distinguons les "optimistes" et les "pessimistes"

A - Optimistes

- *chöso* (fém.) : désigne la laine brute non lavée, *de lano chöso*.
- *cutsu*, fém. *cutché* : tout droit, dressé. *Lé dzarbe son cutze*, les gerbes sont debout. On dit aussi : *Me vetyo tu cutsu*, me voilà, je suis là, tout entier, j'arrive.

- *échu*, fém. *échutye* : sec. *Lou lanci son échu lou fo leva*, les draps sont secs il faut les lever (de l'étandage). *Le tin é èchu*, le temps est au sec. On dit aussi : *é l'échutyo*, c'est la sécheresse..
- *obourivou* : fém. *obourivo* : primeur, premier arrivé, matinal. *Lé trufe obourive son boune o lo pélo* : les pommes de terre primeurs sont bonnes à la poêle. On dit aussi : *seté be obourivou oné*, vous êtes bien matinal aujourd'hui.
- *oboutsou*, fém. *oboutsuzo* : à bouchon, la tête en bas. *Lo mormito é t'oboutsuzo*, la marmite est posée à bouchon.
- *pöpu*, fém. *pöpuo*, touffu, bien fourni ; *in boué trouo pöpu pousse mal*, un bois trop épais pousse mal.
- *vör* : inv. meuble, sol non durci ; *lo torin é vör fo la somena*, le terrain est meuble, il faut aller semer.
- *yekidu*, fém. *yekido*, tout entier, pas abîmé ; *qu'orivëza tou bian yekidu* : puissiez-vous arriver tous en bon état.

B - Adjectifs désignant des imperfections, des défauts

- *bigantsu*, fem. *bigantche*, tordu. cf. *bigou*. *Së devegnu tu bigantsu*, je suis devenu tout difforme.
- *cofyé*, fem. *cofyo*, plein de, infesté ; *son lé é cofyé de piöze*, son lit est plein de puces. Le mot se dit en français stéphanois : "ça en est caffi !"
- *courtore*, fém. *courteroto*, un peu court, diminutif de court. *Té brèye son courtorete*, tes pantalons sont légèrement trop courts.
- *Frédyerou*, f. *fredyfuse*, frileux ; *së frédyerou oné modye*, je suis frileux ce matin.
- *garyu*, fém. *garye*, espèce de, saleté de... *Kö garyu de tché me vouye môrze*. Ce sale chien voulait me mordre. On dit aussi : *kö salu tchu, klo solporyo de tché* : cette saleté de chien.
- *mouryu*, fém. *mouryo*, émoussé, pas coupant. *Mo piötche é mouryo*, ma pioche est émoussée.
- *matru*, fém. *matruo*, petit, chétif, malotru. *Louro mësü é matruo*, leur maison est chétive, sans apparence. On dit aussi : *kö matru tché me vö môrze*, ce sale chien veut me mordre.
- *mouyantsou*, fém. *mouyantsuso*, encore humide ; *le yindzu é mouyantsou*, le linge est encore humide.
- *ofoulö*, fém. *ofoula*, qui a perdu son fil, son coupant. *Mon couté é t'ofoulö*, mon couteau ne coupe plus (cf. *rêfou*).
- *peyegoutou*, fém. *peyegoutuso*, collant, qui suinte ; *è le ju peyegoutou*, j'ai les yeux collants, on dit aussi *pedzou*.
- *portyuso*, fém. *portyusa*, troué, riche en trous. *Té pouotse son portyusé*, tes poches sont trouées. *Le gruyère é portyuso*, le gruyère est riche en trous.
- *prion*, fém. *prionto* ou *prionso*, profond. *O la pouotche prionso*, il a la poche profonde, il est avare.
- *rêfou*, fém. *rêfo*, rayé, abîmé, qui ne coupe plus. *Mo daille é rêfo*, ma faux est abîmée (cf. *ofoulö*).
- *sangnou*, fém. *sangnuso*, qui saigne. *mo playe è sangnuso*, ma plaie saigne ; *viando sangnuso*, viande saignante ; *è vegnu tu sangnou*, il est venu tout en sang.

- *sulatrou*, fém. *sulatru_{so}*, solitaire, isolé. *No mēs_u sulatru_{so}*, une maison à l'écart.
- *vānu*, fém. *vano*, lâche, pas assez serré ; *mo courēye é trouo vāno*, ma courroie n'est pas assez serrée, trop lâche.
- *vordelā*, fém., *vordelāche* ; pas assez mûr, encore vert. Vient du mot vert, mais ne concerne que les fruits ; *lé poume vordelāsse dougnon le cōr de vintru*, les pommes trop vertes donnent la colique, le "cours" du ventre, disait Rabelais.

3 - Adjectifs concernant les animaux

A - Optimistes, désignant des qualités

- *bounefan*, fém. *bounefanto*, gentil, agréable, "bon enfant" ; *no vatche bounefanto*, une vache agréable. Le terme s'emploie aussi pour les humains : *seté bian bounefan*, vous êtes très gentils, mot de remerciement.
- *foriso*, mot féminin désignant une vache blanche tachetée de noir ou de rouge. C'est souvent le nom donné à la bête.
- *fran*, fém. *frantche*, désigne une vache qui tire bien au joug. A l'inverse on dit : *é fran coum'in'anu que retyole*, il est franc comme un âne qui recule, on ne peut pas compter sur lui.
- *pityôtu*, fém. *pityôtu_{no}*, tout petit, maigrichon. *Le z'efan èron mā pityôtu*, les enfants n'étaient que tout petits.
- *tēdzu*, fém. *tēdje*, grassouillet, qui a le ventre plein. *Le bētyā é tēdzu fo la clōre*, le bétail est rassasié, il faut le ramener à l'étable.



no vatche bounefanto

B - Désignant des défauts, des imperfections

- *boutyenou*, fém. *boutyen_uso*, boudeur, cabochard. *No vatche boutyen_uso*, une vache boudeuse. Se dit aussi des gens : *un petye boutyenou*, un enfant boudeur. Ou bien : *ét'in dondyeno*, il est en "dondine", il boude.
- *doryu*, fém. *doryu_o*, têtu ; *doryu coum'in anu*, têtu comme un âne.
- *évinclu*, fém. *évincl_o*, maigre, affamé : *de betyā évinclu*, du bétail malingre. Se dit aussi pour les gens : *setin évinclu*, *oyin lo coura bassa*, nous avons faim, nous avons l'estomac dans les talons.
- *fôryadzu*, fém. *fôryadje*, peureux, effrayé. *Le megn_u betyā é foryadzu*, le petit bétail (brebis, chèvres) est craintif.

- *édzango*, fém. *édzanga*, dégingandé, qui tord la jambe. Se dit aussi des gens.
- *ladru*, fém. *ladro*, malade, mal en point ; *mo vatche é ladro*, ma vache est malade (sans bien préciser la maladie).
- *mantsouoto*, fém., se dit d'une vache qui n'a que trois tétines bonnes à traire.
- *petu*, fém. *peto*, rassasié, plein.
- *putoché*, fém. *putochère* : sale bête (cf. putain) ; terme très péjoratif. Cf. le proverbe : *Yo re de che putoché que le tché dö curó*, il n'y a rien de si "putassier" que le chien du curé, c'est-à-dire : ne nous fions à personne.
- *safru*, fem. *safro*, glouton, insatisfait, affamé.
- *tsétyö*, fém. *tsétyöso*, chétif, malingre ; *ché be tsétyö*, tu es bien mal en point.



doryu coum'in anu

4 - Adjectifs concernant les humains

A – Optimistes, désignant des qualités

- *débitou*, fém. *débituso*, qui a du débit au travail, bon ouvrier.
- *dourmillé*, fém. *dourmilluso*, qui aime dormir. *Sé tudzour éto dourmillé*, j'ai toujours été bon dormeur.
- *ébôdyé*, fém. *ébôdyo*, joyeux, agréable (cf. : esbaudir). Terme très employé, pour les gens, pour les bêtes et pour le temps. *Tegné vou ébôdyé*, tenez-vous en bonne forme, portez-vous bien. C'est un souhait quand on se quitte.
- *étsapou*, fém. *étsapo*, sauvé, libéré, tiré d'affaire. *Setin pa intyé étsapou*, on n'est pas encore tirés d'affaire.
- *féjeyou*, fém. *féjeyuso*, bricoleur, qui sait tout faire.
- *fai po faire*, fém. *faitye po faire* ; littéralement "fait pour faire", agréable à fréquenter. terme très employé. *Son bian fai po faire* : ils sont très gentils ; c'est un grand compliment. Tout comme : *é pa fièru*, *é pa désagreyablu*.
- *grapillou*, fém. *grapilluso*, agile, bon grimpeur. *Monto ochu te que ché grapillou*, monte là-haut toi qui es agile.
- *olan*, fém. *olanto*, généreux ; *de mondu olan*, des gens généreux.
- *omitou*, fém. *omituso*, affectueux, aimable. *De petyi omitou*, des enfants affectueux.

- *ossetou*, fém. *ossetuso*, en position assise ; *trouvillu ossetuso* (ou *osseta*), je travaille assise.
- *petyetère*, fém. *petyetèro*, gamin, qui aime à faire l'enfant ; *ché plu petyetère que lou petyi*, "tu es plus gamin que les gamins" disait ma mère à Pierre le facteur qui m'aidait à monter mon bonhomme de neige, malgré un bras perdu à Verdun.
- *volontou*, fém. *velontuso*, prêt à rendre service ; *no petyeto bian volontuso*, une fillette bien prête à rendre service.

B - Pessimistes : désignant des imperfections.

- *bétyora*, fém. *bétyorache*, bête, pas dégourdi.
- *badogôrdge* (invariable), littéralement "ouvre bouche", surpris, ébahi ; *me trovö badogôrdge*, je me suis trouvé surpris.
- *bodobè* (invariable) ou *badobè* : bête, stupide ; *ko gran badobè*, ce grand nigaud.
- *boriô*, fém. *boriôdo* : bête, stupide ; *ché ma in boriô*, tu n'es qu'un âne !
- *badorè*, fém. *bodorelo*, nigaud, bête. *Sé no bodorelo*, je suis une nigaude.
- *bortovèlo*, inv., baratineur. Cf. *lo bortovèlo*, la crécelle. On dit de lui : *forye teta in vé crovo*, il ferait têter un veau creuvé.
- *blantchena*, fém. *blantchenache*, pâlichon, maladif.
- *boutynou*, fém. *boutyenuso*, boudeur.
- *çacomillo* (invariable), pas dégourdi, demeuré, qui ne sait rien faire.
- *chintyeno* (invariable), qui ne fait que sentir et regarder sans se décider ; *è ma no chintyeno*, ce n'est qu'un indécis.
- *comar*, fém. *comardo*, désigne celui qui a le nez court, retroussé, écrasé ; *dyin klo fomille an le na comar*, dans cette famille on a le nez retroussé.
- *couyon*, fém. *couyuno* : honteux, surpris, attrapé ; *kan me z'o dyezè me trovö tu couyon*, quand il me l'a dit je me suis trouvé tout attrapé ; *ché pa couyon*, tu as du culot, tu n'es pas honteux.
- *crïntou*, fém. *crïntuso*, craintif, hésitant, "qui craint le sale" ; *fo pa être crïntou po mindza tché yèlou*, "Faut pas y craindre" pour manger chez eux.
- *deprè*, fém. *déprèssu*, qui ne sait plus que faire, désœuvré ; *dupè k'è figne sè deprè*, depuis que j'ai fini, je suis sans contenance.
- *dulin*, fém. *dulinto*, susceptible, sensible ; *de vigi dulin*, des voisins susceptibles ; *no din dulin*, un dent sensible. Du latin *dolere*, souffrir.
- *ëflu*, fém. *ëflo* : enflé, gonflé ; *è no mouo ëflo*, j'ai une main enflée. On dit aussi : *son pa bien ëflu*, ils ne sont pas très flambards, pas encore guéris, ou pas encore tirés d'affaire.
- *éburfyè*, fém. *éburfyö* : pâle, sans allure ; *kö gorçu é be éburfyè*, ce garçon est bien malingre.
- *évinclu*, fém. *évinclo*, le ventre vite ; *éran évinclu*, nous étions affamés. On dit aussi : *oyan lo coura bassu*, nous avons l'estomac dans les talons.
- *frédyerou*, fém. *frédyeruso*, frileux ; *oyé l'ère fréderuso*, vous avez l'air d'avoir froid;
- *gnôgneto* (invariable), chétif, malingre, malhabile ; *o épousu no gnôgneto*, il a épousé une "emplâtre" (une femme timorée) ; on dit aussi : *no grobouoto*. Mais ce dernier mot désigne aussi malicieusement le dernier de la famille : cf. la "grabote" de Saint-Etienne.

- *gôrmou*, fém. *gôrmo*, gourmand. Mot péjoratif ; è *gôrmo coumo no pêlo*, elle est gourmande comme une poêle (qui a toujours besoin de beurre). On dit aussi : *son gôrmou*, zö *fouton tu po lé pêle*, ils sont gourmands, ils mettent tout dans les poêles (pour la nourriture).



son gôrmou, zö *fouton tu po lé pêle*

- *gouapo* (invariable), de mauvaise vie, très péjoratif ; è *mā no gouapo*, ce n'est qu'un sale type. L'adjectif est devenu nom commun (ou l'inverse ?).

- *ingourdzo*, fém. *ingourdza*, grossier, qui parle très mal, péjoratif.

- *lambino* (invariable), traînard, paresseux. On dit aussi : *sé pa débitou*, je ne "débite" pas au travail.

- *marfyu*, fém. *marfyo*, qui a les doigts gourds, engourdis par le froid, maladroit. *Sé fran marfyo*, je suis complètement malhabile.

- *morfondyu*, fém. *morfondyuo*, malade, mal en point. Se dit pour les gens qui ont pris froid. Se dit aussi pour le beurre qui a pris chaud et qui est trop mou ; *mon byre é morfondyu le vindrē pa*, mon beurre est "malade", je ne le vendrai pas.

- *obeko*, fém. *obeka*, écrasé de fatigue, de maladie, de vieillesse ; *lo grōsso é bian obeka*, la grand-mère est bien affaiblie.

- *odzouto*, fém. *odzouta*, littéralement "ajouté" (participe passé du verbe ajouter), chétif, sans force. Proverbe : *é t'odzouto coumo no tchôro de trinto sō*, il est chétif comme une chèvre de 30 sous (donc de peu de valeur marchande).

- *ontou*, fém. *ontuso*, parfois honteux, mais surtout timide. *De petyi fran ontou*, des enfants très timides. Le contraire : *son pa couyon*, il sont hardis (pas timides).

- *oropo*, fém. *orapa*, participe passé de *oropa*, attraper, accroché à l'argent, avare, cf. *rakigne*.

- *piôrgne* (invariable), avare, cf. *oropo*, *rakigne*.

- *plognan*, fém. *plognanto*, geignard, jamais content.

- *pormougnekou*, fém. *pormougneko*, fou, détraqué ; *me forā vegni pormougnekou*, tu me feras perdre la tête.

- *rakigne* (invariable), avare.

- *sampo* (invariable), de mauvaise vie, très péjoratif. devient nom commun.

- *safru*, fém. *safro* : glouton ; *kō tche mindze safromin*, *deye ovē fan*, ce chien mange gloutonnement il devait avoir faim.

- *sunoyou*, fém. *sunoyuso*, morveux, qui a le nez qui coule ; *moutso te sunoyou*, mouche-toi morveux ! Du mot *sunoya*, la morve. On dit d'une chose pas solide : *ékin branle coum'in sunoya*, ça branle comme la morve au bout du nez.

- *sutyizère*, f. *sutyizèro*, polisson, qui fait des sottises. Assez péjoratif ; *lourou petyi son sutyizère*, leurs enfants sont polissons.
- *talù*, fém. *talò* ou *tèlu*, littéralement : tel, mais aussi en bon état ; *te l'è rindyù talu*, je te l'ai rendu en bon état ; *èro pà bian tèlu*, je n'étais pas en bonne ferme (tel que j'aurais dû être).
- *trako* (invariable), bavard. se dit souvent. Nom commun donné à une femme bavarde ; *è douè trake*, ce sont deux bavardes.
- *tordyölu*, fém. *tordyöluso*, tardif, se dit aussi le petit dernier ; *le tordyölu de lo fomille*, le plus petit de la famille, dit-on familièrement.
- *tetyeno* (inv.), discutailleur, qui aime plaider.
- *tsetyo*, fém. *tsétyöso*, chétif ; *ko petyè é be tsetyo*, cet enfant est bien malingre.
- *tsorin*, fém. *tsorinto* : qui vend cher ; *seté tsorin tché vou* : vous vendez cher chez vous.
- *veyanssa*, fém. *veyanssano* : qui commence à vieillir ; *se moriè veyanssano*, elle s'est mariée assez âgée.
- *yödu*, fém. *yödo*, bête, idiot ; *sè mä no yödo*, je ne suis qu'une sottie.
- *yörô*, bête, pas dégourdi, demeuré, niais.

Remarque sur ces adjectifs :

On a pu le constater, comme les verbes, les adjectifs pessimistes sont les plus nombreux. Souvent plusieurs termes désignent le même défaut, pour avare : *ovare*, *rakigne*, *oropo*, *piörgne*. Pour bête : *bétye*, *betyora*, *boriö*, *badobè*, *yödu*, *yörô*... Certains d'entre eux semblent s'appliquer surtout aux femmes : *trako*, *sampo*, *gnôgneto*, *lambjino*... Le patois serait-il malveillant pour la gent féminine ? Sans doute un peu...Serait-il pessimiste au point de ne souligner que les défauts ? Non. Disons plutôt que nos ancêtres étaient plein d'humour voire de malice. Ils savaient relever leurs petits côtés pour en rire le plus souvent.

V - Les adverbes

L'adverbe est un mot invariable qui se joint à un verbe ou à un adjectif pour en compléter le sens. on distingue les adverbes de lieu : où ; de temps : quand ; de quantité : combien ; de manière : comment, et d'énonciation pour indiquer une façon de s'exprimer. Les adverbes sont nombreux dans toutes les langues. Le patois ne fait pas exception.

A - Les adverbes de lieu

1 - Le lieu où l'on est : *von*, *vonte*, où ; *von ché*, *vonte que ché*, où es-tu ?

- *tyun* : un vieux terme employé pour dire où, mais assez rarement.

Exemple : *dye me tyun t'ère oyé*, dis-moi où tu étais hier.

- *Laisso lou tyun son* : laisse-les où ils sont : *tyun* ne s'emploie qu'avec le verbe être.
- *éche*, *étye* : ici, là où je suis ; *étye* (ou *éche*) *fai frë*, ici il fait froid.
- *élè*, là-bas ; *l'è léssò élè*, je l'ai laissé là-bas.
- *por'étye*, *por'éche* : par ici ; *de kö la*, de ce côté.

- éssè : de côté ; pose le éssè : pose-le par là.
- o couto, radjebu : à côté, cf. "rasibus". L'oyin pôso radjebu : je l'avais posé à côté. radjebu lo mèsu : au ras de la maison. T'o coupou lou piö radjebu : il t'a coupé les cheveux très courts.
- oyur : ailleurs ; portu : partout ; inyuo : nulle part. L'è tsortso portu l'è veyu inyuo, je l'ai cherché partout je ne t'ai vu nulle part.
- tsake la, tsake couto : chaque côté.
- n'impôrte vonte, vonte que sèze : n'importe où, où que ce soit.
- ochu, din no, là-haut ; d'in ba, olin, en bas ; olin nan vè re, en bas on ne voit rien ; ochu nan vè mj, là-haut on voit mieux.
- dedyin : dedans, à l'intérieur, defô, dehors. Demoura pa defô inta vou tsôfa dedyïn, ne restez pas dehors, entrez vous chauffer à l'intérieur.
- kok'indrë, quelque part ; l'è pordyu in kok'indrë, je l'ai perdu quelque part.
- vonte que sèze, où que ce soit ; te truvorë vonte que sèze, je te trouverai où que ce soit.
- Dovan, devant ; dorë, derrière ; de fô, dehors ; dyin, dedyïn, dedans.

2 - Le lieu où l'on va, d'où l'on vient, jusqu'où aller

- Pour indiquer le lieu où on va, on emploie les même adverbess que le lieu où on est : vont'ola ? Où allez-vous ? ô venon éche, ils viennent ici. Mais jamais on n'emploie le vieux terme : tyun. Il ne s'applique qu'au lieu où on est. Ce qui indiquerait peut-être son origine latine : de *ubi*, désignant justement le lieu où on est, sans mouvement.
- po vonte, par où ; tournin po vonte (von) setin vegnu, revenons par où nous sommes arrivés.
- in 'aré, in'avan, en arrière, en avant ; retyöla tan pouo in aré, reculez tant soit peu en arrière. en patois on ne craint pas de souligner avec : "reculez en arrière" ; o tyu retyölou, à reculons, littéralement : "à cul reculons".
- pour indiquer le lieu d'où on vient, on emploie aussi les mêmes adverbess en les faisant précéder de la préposition "de" ; Lo työlo o tombou d'ochu, la tuile est tombée de là-haut ; vindrïn de dinba, nous viendrons d'en bas.
- Jusqu'où aller. On emploie la préposition : djuko, ou djuko ce que ; tsorulora djuk'ô tchemye, tu laboureras jusqu'au chemin ; vorsora djuko ce que pissèse plu, tu verseras jusqu'à ce que ça ne coule plus. Parfois certains disent : d'indjuko ; ovanso d'indjuk'éche, avance jusque là.

Quelques remarques :

- pour faire reculer une vache ma mère disait : samon éche ; samon éche Blondo, recule ici Blonde. La vache comprenait surtout si c'était une bête docile, souvent attelée.
- La formule : n'ovan. On l'ajoute souvent après le verbe venir, mais uniquement à la 2^e personne du singulier et à la 2^e personne du pluriel de l'impératif, jamais aux autres temps, ni aux autres personnes, ni aux autres verbes.
- Vin'ovan : viens donc ; vegnë n'ovan : venez donc, ne vous faites pas prier, cf. le mauvais français : "venez que !" Cette formule curieuse est une invitation insistante

et courtoise à quelqu'un de sympathique et de bien connu. D'où vient-elle ? Peut-être une abréviation de "en avant". Je l'ignore. Pensons à la comptine pour endormir les enfants : *chon, chon vin'ovan, la Sinto Vierdje tyere dovan*, sommeil, sommeil, viens vite, la Sainte Vierge "tire devant" (comme devant un attelage).

- le préfixe *dyé* désigne une direction précise ou un chemin à prendre :

Ovisa ma dyé liin, regardez donc là-bas, en bas.

Nous foudro monta o dyé chu, il nous faudra monter là-haut.

Ce *dyé* veut souligner la distance ou l'effort à fournir, mieux que ne le feraient les deux phrases : *ovisa ma oliin, nous foudra monta ochu* qui restent correctes mais le patois a l'art de souligner un aspect particulier : distance, effort... Ici il le fait avec : *dyé*.

Quand ma mère "lâchait" ses vaches, la première fois au printemps, il fallait quelqu'un devant pour indiquer la direction du pâturage. Puis au bout de quelques jours, il suffisait de crier ; *dyé chu, dyé liin*, en appuyant sur le "*dyé*". La première bête, la plus dégourdie, s'engageait sans hésiter dans la bonne direction. Et le troupeau suivait...



Quand ma mère "lâchait" ses vaches

B - Les adverbes de temps

1 - Adverbes d'interrogation

Pour demander quand se passera tel événement le patois a plusieurs formes, comme le français. Il emploie :

- *kan* ?, quand ? combien ? *kan t'é d'ure*, quelle heure est-ce ? littéralement : combien c'est d'heures ? Cf. le latin : "qua hora ?" ô *vin dra o kan* ? quand viendras-tu ? Le "*kan*" est alors rejeté à la fin de l'interrogation. *Kan fo (de tin) po la élè*, quel temps faut-il pour aller là-bas ? ou bien : *Fo kan, fo combian de tin* ? On a le choix.

- *okouro* ?, quand ? Ce mot semble le préféré du patois. *Okouro vindra* ? Quand viendras-tu ? *Le trin orive okouro* ? Quand le train arrive-t-il ? *Djuk'okouro nou foudro opéta étye* ? Jusqu'à quand nous faudra-t-il attendre ici ? Parfois on ajoute

- le "t" interrogatif : *Okouro foudro-ti fila* ? Quand faudra-t-il partir ?
- Parfois on utilise une formule : *O ty'un 'uro vindra* ? A quelle heure viendras-tu ? On peut aussi ajouter "t" à la fin : *orivoro ti o l'uro* ? Arrivera-t-il à l'heure ? ce "t" exprime souvent un doute : *okouro orivoran ti* ? Quand arriveront-ils ? Sous-entendu : on n'en sait rien. *Okouro orivan* ? Quand arriveront-ils ? simple question... Le doute s'exprime aussi dans le ton de la phrase...

2 - A quel moment nous sommes

- *onë*, aujourd'hui ; *oyé*, hier ; *demouo*, demain ; *le lindemouo*, le lendemain ; *opré demouo*, après-demain ; *dovan yé*, avant hier ; *lo veille*, la veille ; *l'ovan veille*, l'avant-veille ; *éke t'an*, cette année ; *ketō semano*, cette semaine.

- *le modye*, le matin, ou aussi : *de vé le modye* ; *ô syle levan*, soleil levant ; *o lo pityeto dô dzour*, à la pointe du jour, littéralement à la "petite" du jour ; *o mëdye*, à midi ; *opré mëdye*, après-midi. on dit aussi : *o le vépru*, après-midi, un peu plus tard, c'est-à-dire au moment où l'on célèbre les vêpres ; *le devé së*, le soir ; *de në*, de nuit ; *de dzour* : de jour ; *o bôr de në*, à bord de nuit ; *o ménë*, à minuit. *Le së de ménë* désigne la soirée du 24 décembre.

- *dyin* le tin : jadis, dans le temps ; *otrévë*, autrefois ; *yoye no vë*, il était une fois, c'est le début habituel des contes.

Peut-être pouvons nous ajouter aux adverbes de temps les noms des jours de la semaine et mois de l'année :

- *yu*, lundi ; *mar*, mardi ; *mécru*, mercredi ; *dzô*, jeudi ; *vindru*, vendredi ; *sandu*, samedi ; *dyominde*, dimanche. Pour désigner un jour précis on le fait précéder du préfixe : *dye*. Du latin : "dies", le jour. Quand on dit *vindrë dye mar*, ça veut dire : je viendrai ce mardi prochain. Le préfixe *dye* se met devant tous les jours, sauf le dimanche qui le possède déjà : *dyominde*, "dies dominica" (en latin), jour du Seigneur.

On dit aussi : *vindrë dye mar que vin*, je viendrai mardi prochain, littéralement "mardi qui vient". La même forme s'emploie aussi très bien dans : *le më que vin*, le mois prochain, *l'an que vin*, l'an prochain. Mais il semble qu'on ne dise pas : *janvié que vin*, ni *novembre que vin*.

- *janvié*, janvier ; *févrié*, *fiôryé*, février ; *mar*, mars (comme mardi) ; *obri*, avril ; *mè*, mai ; *juin*, *djuin*, juin ; *juyé*, juillet ; *ô*, août ; *lo meyô*, la mi-août, le 15 août ; *setimbre*, septembre ; *octobre*, octobre ; *novembre* : novembre ; *décembre*, décembre. Mais on dit souvent : *tsolande* pour parler de Noël et de la fin du mois. Signalons en passant l'expression drôle : *tyera tsolande*, tirer "chalande", c'est-à-dire renifler sans arrêt. On s'enrhume surtout en décembre : *a pa tsobo de tyera tsolande* ? *Vè te moutsà* ! Tu n'as pas fini de renifler ? Va te moucher.

3 - Le déroulement des actions dans le temps

- *ôro*, maintenant ; *ôporovan*, auparavant, d'abord ; *dô couo*, du coup, au même moment ; *de chuëtye*, tout de suite. On dit aussi : *o l'instan*, à l'instant ou : *chu le tsan*, sur le champ ou *ôchetô*, aussitôt ; *opré*, après, *tut'o l'uro*, tout à l'heure.

- *d'obôr*, le mot est très employé dans deux sens différents. Le plus souvent il signifie : bientôt, incessamment : *ô filu ma tournorë d'obôr*, je pars mais je reviendrai bientôt. Il signifie aussi, comme en français, premièrement, pour commencer : *d'obôr nou fo mindza*, d'abord il nous faut manger. On dit aussi : *sin délaï*, sans délai.

- *tou lou dzour*, tous les jours ; *tsake dzour*, chaque jour ; *tou le z'an*, tous les ans ; *no vë por an*, une fois par an ; *tudzour*, toujours, *jomaj*, jamais ; *pa intyé*, pas encore ; *tsa kouo*, parfois ; *tsa mouman*, parfois, de temps en temps ou bien *de mouman que yo*, littéralement "des moments qu'il y a". Ou plus souvent : *de vë que yö* ; *de vë*, la fois ; *no vë*, une fois.

C - Les adverbes de quantité

- **Interrogatif** : *combian* ?, combien ? ; *kan* ?, combien ? Parfois *combian de* ?, *kan de* ? ; *combian oyé de vatse dyin kl'étrablu* ? Combien avez-vous de vaches dans cet étable ? Ou aussi : *Kant'oyé de vatse* ?

- **Exprimant un manque** : *pouo*, *tan pouo*, à peine cf. "tant soit peu" ; *o peno*, à peine (cf. *tan pouo*) ; *pa pru*, pas assez ; *moin*, moins ; *dji*, aucun (invariable en patois) ; *re*, rien ; *re du tu*, rien du tout ; *pa grô ka*, peu de choses ; *ô to lampo nan vë pa grô ka*, avec ta lampe on ne voit pas grand chose. Et on ajoute l'expression : *éclaire coumo no mardo dyin no lantarno*, elle éclaire comme une merde dans une lanterne.



Éclaire coumo no mardo dyin no lantarno

- **Exprimant un surplus** : *tan*, tant ; *biocouo*, beaucoup souvent remplacé par *bian*, bien, beaucoup ; *mê*, plus, davantage ; *le mê*, le plus ; *trouo*, trop ; *intyé*, encore ; *lo plupar*, la plupart ; *talomin*, tellement ; *tutofè*, tout à fait ; *Y ôro talomin de trufe éke t'an que n'in foro trouo o vindre*, il y aura tellement de pommes de terre cette année que ça en fera trop à vendre.

- **Exprimant une égalité** : *ôtan*, autant ; *tan*, autant ; *pru*, assez ; *pouo ou pru* : peu ou prou ; *souolomin*, seulement ; *kaje*, *kajemin* presque, quasi ; *anviro*, environ ; *o pe pré*, à peu près, *sinso*, à peu près. *No bouodje sinso pleno*, une "boge" (sac de toile de jute) à peu près pleine (c'est-à-dire : ça suffit). *No supo sinso tsodo*, une soupe à peu près chaude, c'est-à-dire pas assez chaude pour être mangée (ça ne suffit pas).

D - Les adverbes de manière

- **Interrogatifs** : *coumo* ? comment ? *Coumo forà po poya* ? Comment feras-tu pour payer ? *De tyuno fossu*, de quelle façon ? *De tyuno monièro*, de quelle manière ? *Sovë* ?, savoir ? Question qui suppose un doute : *Sovë che vindro* ? Savoir s'il viendra ?

- **Exprimant un doute, un manque** : *raremin*, rarement ; *in portyo*, en partie ; *kaje*, presque ; *otromin*, autrement ; *molérusomin*, malheureusement ; *dye fechelomin*,

difficilement ; *pa chur*, pas sûr ; *mochure*, on le dit, il paraît mais on n'a pas la certitude. Ce terme est très employé ! *Mochure que vè plöre, z'an ononço*, il paraît qu'il va pleuvoir, on l'a annoncé ; *koum ékin*, comme ça ! pas formidable.

- **Exprimant une chance, un succès** : *suvin*, souvent ; *churomin*, sûrement ; *churtu*, surtout ; *o fon*, à fond ; *sin sôbë*, ou *sin sovë*, littéralement sans savoir, c'est-à-dire à peu près sûr, sans aucun doute. Le terme aussi est très employé : *ô vè plöre sin sôbë*, il va pleuvoir, c'est sûr ; *d'ocôr*, d'accord ; *lo mémo*, d'accord, je veux bien ; *Venë ô nou ? Lo mémo* : tu viens avec nous ? D'accord. Ça se dit en français stéphanois : "On y va ? La même".

. *o tenan*, abondamment, sans arrêt ; *y oye de bétya o tenan o lo fërye*, il y avait abondance de bétail à la foire ; *pluyè o tenan*, il a plu sans arrêt ; *in koko moniëro*, *in koke sôrto*, de quelque façon, en quelque sorte.

. *érousomin*, heureusement ; *égalomin*, également ; *fôrtomin*, fortement ; *fochelomin*, facilement ; *ôche*, aussi, également ; *ô y'éré te ôche* (ou *te më*), tu y étais toi aussi ?

. *drë*, debout ; *dzeyu*, couché ; *d'oplon*, d'aplomb.

. *éssepré* : exprès ; *bèlomin*, *douchemin*, doucement ; *de bri*, rapidement ; *ère orivo bèlomin sin faire peta, ma se levè de bri po fila*, il était arrivé doucement sans faire de bruit, mais il se leva brusquement pour partir. Ce *de bri* est très employé par un bon patoisant.

E - Les adverbes d'énonciation

Ce sont les termes employés pour souligner une question, un étonnement, un comportement, un jugement positif ou négatif.

1 - Adverbes interrogatifs

Le français "est-ce que", "est-ce que... ne pas" n'existe pas en patois. On le remplace par la syllabe "tj" ajoutée après le verbe, à toutes les personnes, à tous les temps, de tous les verbes. *Venë-tj ?* Est-ce que tu viens ? *Pluyè-tj oyé ?* A-t-il plu hier ? L'interrogation se fait aussi comme en français par le simple ton de la phrase : *Pluyè oyé ?* Il a plu hier ?

- *por que ?* pourquoi ; *por que faire ?* ou *po que faire ?* ; *po que faire a otseto ékin ?* Pourquoi faire as-tu acheté ça ?

- *poré ?* n'est-ce pas ? Le mot est très employé comme interrogation ou pour souligner une affirmation. *Mo z'ô dyera poré ?* Tu me le diras, n'est-ce pas ? A ne pas confondre avec *porë*, il paraît, dit-on. *Porë que y ôro de cherëze éke t'an ?* Il paraît qu'il y aura des cerises cette année.

- *Ko sa ?* Qui sait ? interrogation dubitative très employée aussi. *Vindro-tj ovan lo në ?* *kö sa ?* Viendra-t-il avant la nuit ? Qui sait, on verra bien, ce n'est pas sûr.

- *sovë ?* Va savoir ? Très utilisé comme *ko sa*. Indique un doute, parfois un souhait. *Vè-tj gagna kö kouo ?* Va-t-il gagner cette fois. Réponse : *sovë*, ou *ko sa ?* Qui sait ?... On verra bien.

2 - Adverbes affirmatifs

- *ouè*, *ô be*, *d'ozar*, oui, certainement. *Che*, si, après une négation ; *ô y'éré tj kö dzour ?* tu y étais toi ce jour-là ? Réponse : *ô be*, *d'ozar*, bien sûr. *Vindro pa opré mëdye ?* *che*, il ne viendra pas après-midi ? Si. A Gumières : *chë*.

- *certainomin*, *churomin*, certainement, c'est sûr.

- *pordyè*, pardi, pour souligner une affirmation.
- *sin sôbè*, *sin sovè* : littéralement sans savoir, ça paraît sûr. La formule indique une certitude de celui qui parle, mais avec une sorte de petit doute. *Ô vè plôre demouo*, *sin sôbè*, il va pleuvoir demain, sans savoir... Les deux formules sont très utilisées aussi.
- *sin dute*, sans doute. La formule a le même sens que *sin sôbè*, mais elle est bien moins employée.
- *coumo que sêze*, *de tuté fossou*, de toute façon. Mais la première expression est beaucoup plus utilisée. *Coumo que sêze*, *ô pon ou o lo plantche y foudro possa*, de toute façon, au pont ou à la planche, il faudra y passer.
- *vetyo*, voilà ; *è pé vetyo*, et puis voilà. Le mot termine souvent une conversation, une discussion.
- *make*, ne que, seulement. terme très employé : *intra make*, littéralement "l'entrez que" de Saint-Etienne. *Vindra make po zô vêre*, tu n'as qu'à venir pour le voir.
- *è pê pa mê*, littéralement et puis pas plus que ça, et voilà, c'est tout. L'expression clot souvent une discussion. Plus rien à dire après ça !



*Coumo que sêze, ô pon ou o lo plantche
y foudro possa
(pont sur le Vizézy)*

3 - Adverbes négatifs

- *nö*, non ; *ne pa*, ne pas ; *pa du tu*, pas du tout ; *pa intyé*, pas encore ; *pa mê*, pas plus. *Te n'in biêtu pa mê*, je ne t'en mets pas plus.
- *plu*, ne plus ; *n'in poso plu*, n'en pose plus ; *gn'ôro plu*, il n'y en aura plus ; *n'in pouoyu plu*, je n'en peux plus.
- *jomai de lo vio*, jamais de la vie.
- *re*, rien ; *re du tu*, rien du tout ; *re plu*, plus rien ; *y dyerê re plu*, je ne lui dirai plus rien. Notons l'inversion en patois, *re plu*, pour plus rien. Ce qui provoque la faute de français : "je lui dirai rien plus".
- *nulomin*, nullement, jamais. Rarement utilisé.
- *pa fôr*, littéralement pas fort pour dire non, pas du tout. Indique un refus net. Ma mère l'employait souvent : *y z'oyi dye te ? Tu le lui avais dit toi ? Réponse : *pa fôr*, bien sûr que non, je m'en étais bien gardée*

4 - Adverbes dubitatifs

- *betô*, *beyô*, *beyô be*, peut-être, peut-être bien.
- *vè sôbê*, *vè sovê*, va savoir ; *foro-ti bou po fenera* ? *Vè sôbê*, fera-t-il beau pour faner ? Va savoir, pas sûr.
- *tsa couo*, l'expression a deux sens : 1^e parfois ; *tsa couo biô* è se *fatse*, parfois il boit et il se fâche ; 2^e c'est possible, ça pourrait arriver, il y a doute ; *le tin* *vè tsandsa*, *tsa couo*, le temps va changer, c'est possible.
- *foudri m̄a no v̄ê*, littéralement il suffirait d'une fois, ça pourrait arriver, espérons ; *gagnora ti ô tyeradzū* ? *Foudri m̄a no v̄ê*, gagneras-tu au tirage ? il suffirait d'une fois . A ne pas confondre avec la phrase de même phonétique : *foudri m̄a n'ovê*, il suffirait d'en avoir. *Té poume son matrûê*, tes pommes sont petites; Réponse : *foudri m̄a n'ovê*, il suffirait d'en avoir, ce serait déjà de la chance.
- *coum ékin* , comme ça, pas formidable ; *coumo vè ton père* ? *comm ékin*. Comment va ton père ? Pas tellement bien, comme ci, comme ça.
- *vè que vè*, littéralement va que va, c'est-à-dire : à peu près, pas fort. *Ché gorye* ? *Vè que vè*, tu es guéri ? Comme ci comme ça, cf. *coum ékin*.
- *dyè*, *dyè v̄ê*, *dyè t̄ê*, formule creuse très utilisée. *Dyè* tout seul pour conclure un silence, un doute... *Dyè t̄ê*, excellente conclusion, pour ne pas dire grand chose. Le patois est plein de formules de ce genre : *dyè t̄ê*, è *pé vetyo*, et puis voilà, è *pè pa m̄ê*, et puis c'est tout, plus rien à ajouter.
- *dyè pordyè*, expression de surprise, et pardi !
- *intyé intyé*, littéralement "encore encore", c'est déjà pas mal, il fallait le faire. *Crèyu qu'è otsobo mon vouyadzū* - *intyé intyé*, je crois que j'ai achevé mon voyage? C'est déjà pas mal, toujours ça de fait...
- *in plache*, littéralement "en place", à la place de quoi ?.. de rien. Formule creuse qui conclut une conversation, mais n'ajoute rien ; è *be fo s'oréta in plache*, eh bien il faut s'arrêter, c'est fini...

*

* *

Tout voyage arrive à son terme. Il nous faut donc mettre un point final à notre excursion au centre du patois, après avoir débroussaillé les verbes, les adjectifs et les adverbes.

J'avais déjà effectué d'autres circuits à travers le patois dans le lexique de 2005. En plus de 4 000 mots j'avais rendu visite aux conjugaisons et à la syntaxe, très importante dans la grammaire de toutes les langues. Puis j'avais fait un tour au milieu des proverbes, des formules accompagnant les verbes : faire, avoir, des termes de politesse, des surnoms, etc.

D'autres excursions pourraient s'envisager, déjà entrevues dans mon cahier de patois : les divers noms classés par genre : les arbres, la maison, le corps, les animaux (*le bétya* en patois), la religion, les vêtements... Sans oublier le voyage au milieu des pronoms, des nombres, des propositions, des conjonctions... La liste des circuits possibles est interminable...

Mais il faut bien s'arrêter et revenir à la maison – ou à la raison ! Puisse ce travail, très intéressant pour moi, donner envie à d'autres de retrouver nos sources antiques, notre bon vieux patois franco-provençal. Avant la conclusion générale de ce voyage, c'est avec plaisir que j'évoque le poème de Joachim du Bellay que nous essayions de reconstituer avec quelques camarades étudiants. C'était un jour où nous "tirions au flanc", camouflés dans les ateliers de l'I.G. Farben d'Auschwitz au cours de notre triste S.T.O. Je m'en souviens comme si c'était hier...

*Heureux qui comme Ulysse a fait un long voyage
Ou comme celui-là qui conquiert la toison,
Et puis est retourné plein d'usage et raison
Vivre entre ses parents le reste de son âge...*

Me, vo faire lo mémo... è pé vetyo ! Moi je vais faire de même... et puis voilà !

Montbrison avril 2006



Conclusion

E maintenant : è ôro ?

Quel avenir pour la patois ?

A tout observateur lucide il s'annonce très sombre. Le patois est parlé de plus en plus rarement. Ceux qui peuvent tenir une conversation en cette langue ont au moins 70 ans. C'est dire que peu à peu le patois va disparaître. Faut-il en prendre son parti et ne rien tenter ? Non...

Depuis quelques décennies on parle beaucoup de la sauvegarde de notre patrimoine. Le 3^e dimanche de septembre est célébrée la journée du patrimoine. On répare les vieilles maisons de jadis, on redresse les antiques croix de pierre, les municipalités dépensent beaucoup d'argent pour restaurer les églises romanes, gothiques ou plus récentes. Tout ce que nous ont laissé nos aïeux constitue une richesse à ne pas laisser disparaître. Mais tout le patrimoine ne se réduit pas à de la pierre.

Le patois n'en fait-il pas partie ? Il a accompagné la vie des hommes des générations passées. Il a exprimé leurs joies et leurs peines, leurs espoirs et leurs échecs. Il leur a permis de vivre en relation entre eux, de se dire ce qu'ils avaient dans l'esprit et le cœur. Il est porteur de toute une culture, un art de penser, de parler, de travailler et de se distraire. Alors, recueillons avant qu'ils ne disparaissent, les restes de cette force de vie qui leur a permis de faire face aux difficultés de leur époque. Sauvons ce qui peut l'être de cette richesse qui se perd.

On me permettra un rapprochement. Je suis très intéressé par les recherches et les fouilles archéologiques. Les reportages en Mésopotamie, en Syrie, au Pérou ou ailleurs nous montrent ces intrépides chercheurs de trésor. A genoux dans les gravats, ils grattent, fouillent, farfouillent... couverts de sueur et de poussière... Ils découvrent un os, une pièce de monnaie, un tesson de poterie... Ils les nettoient avec leur brosse et leur pinceau ; ils les lavent avec le plus grand soin ; ils les exposent respectueusement sur un plateau à côté d'autres trouvailles. Et là, ils regardent, comparent, supputent... Ils font parler leurs découvertes et pas à pas se révèle à eux la vie des populations disparues et oubliées depuis des millénaires.

Ne pourrions-nous pas agir de même avec notre patois en prévision de l'avenir ? Gardons-nous d'en faire table rase. Laissons des traces de lui : orales avec des enregistrements, écrites dans des lexiques, des contes, des chants. C'est là faire œuvre de fidélité et de respect pour les générations passées. Peut-être un lointain chercheur se penchera-t-il sur ces restes de notre patois forézien pour en découvrir la beauté, la richesse et surtout pour retrouver la vie qu'il exprime. Oui, laissons des traces. Elles intéresseront peut-être les générations futures. Qui sait ?... *Ko sä ?*

Toutefois restons lucides. Le patois va disparaître, comme tant d'autres langues, tant d'autres civilisations, comme tout ce qu'ont édifié et accumulé à grand peine les hommes et les femmes de jadis. Ainsi va la vie. Nous, les derniers patoisants, gardons vivante notre langue maternelle le plus longtemps possible. Ne manquons pas les occasions de la parler avec tout le plaisir qu'elle nous procure. Conservons les traces de son passage. Et puis... et puis !...

C'est comme pour un être cher parvenu aux frontières de la mort. Nous l'accompagnons le plus longtemps possible jusqu'au bout de son chemin en lui tenant la main... Et nous le laissons partir... La mort fait partie de la vie.

Jean Chassagneux



Fenaisons d'autrefois

Traduction libre, très libre des poèmes de Paul Trève avec essai de vers tout aussi libres
Cette traduction a été pour moi l'occasion de commencer à écrire le patois

Le batteur de faux

Ô sa bian batre lo daye
sin coulèro, sin regré
Bian oplotà chu so taille
Chu l'inclun, su le mortè.
Lo bà djuko que son fj
Bian' omisso coum'in "i"
Sèze copablu de trantsa
D'in sule couo no mossuya
Sin coulèro gne sin re
L'arbo fouglo, l'arbo sadje
Que soro de dzantye fe.

Les rateleuses

Le sule o tsôfo le z'and'in étindyū
L'oro dô mèdye ôche o boufo, o rindyū
L'arbo dzono, l'arbo yôdzère.
Son vegneuë lé fonöse ocrustsa lé ralère
Ô lou ratio o din de frêsse.
Le z'an roulo in grössé raisse,
Pé djuk'ô bou an bian pigno
Doré le tsar chu le prouo môr
In se bitan tute d'ocôr
Po dji lessa de ratelère
Chu louron prouo bian égrôgno.
Louron trouvê no vë tsobo,
Tute de bando an filo
In chugan le tsar, lé dorère.

Jeux dans le foin

O më vépru fan lo poso
Orêton le trouvê, bouno tsoso,
Le grô tsovè Coco o infournno son na
Djuk'ô fon dô sa de cheva
Le Motieu, è lo Jane, ô lourou dou vijj
Le Botyiste è so Morj
Otsabon lour par de frumadzu.
Dô tjn, lou petyi – é lour'yadzu –
Tan lé fille que lou gorçou
Son opré faire lou chimplotou
Chu le tsar, dyin le fe échū...
In otindan louron moriadzu
K'an s'imbonoran dou o dou...
Ma fo intyé koké sëzou...

Jean Chassagneux

Le batteur de Faux

Il sait bien battre la faux
Sans colère, sans regret,
Bien applatie sur son taillant
Sur l'enclume, sous le marteau.
Il la bat jusqu'à ce que son fil
Bien aminci comme un "i",
Soit capable de trancher
D'un seul coup une touffe,
Sans colère, sans rien du tout,
L'herbe folle, l'herbe sage
Qui sera du joli foin.

Les rateleuses

Le soleil a chauffé les andins étendus
Le vent du midi aussi, a soufflé, a rendu
L'herbe jaune, l'herbe légère.
Sont venues les faneuses accrocher la
"roule"
Avec leurs râteaux aux dents de frêne.
Elles les ont roulées en grosses raies
Puis jusqu'au bout ont bien peigné
Derrière le char sur le pré mort
En se mettant toutes d'accord
Pour ne pas laisser de "râtelures"
Sur leur pré bien griffé.
Leur travail une fois achevé
Toutes en bande elles sont parties
En suivant le char, les dernières.

Jeux dans le foin

A la "mi-vêpre" ils font la pose
ils arrêtent le travail, une bonne chose.
Le gros cheval Coco a enfourné son nez
Jusqu'au fond du sac d'avoine.
Mathieu, Jeanne et leurs deux voisins
Le Baptiste et sa Marie
Achèvent leur portion de fromage.
Pendant ce temps les enfants
- c'est leur âge -
Tant les filles que les garçons
Sont en train de faire les fous
Sur le char dans le foin sec...
En attendant leur mariage
Quand il "s'accoupleront" deux à deux...
Mais il faut encore quelque temps !...

Le batteur de faux

Il sait battre les faux,
Sans colère et sans haine,
La faux aplatie, en son fil,
Entre deux blocs d'acier,
Inexorablement.
Sans colère et sans haine
Afin que sa bordure,
Bien amincie,
Soit capable de trancher,
D'un coup,
Sans colère et sans haine,
L'herbe folle, l'herbe sage
Promesse de foin odorant.

Les rateleuses

Parce que le soleil avait chauffé l'herbe gisante,
Parce que le vent chaud, venu du sud, l'avait asséchée
Et jaunie, rendue légère,
Sont venues les faneuses.
Alignées, sagement, en diagonale,
Avec leur râteau à dents de frêne,
Sur le pré mort,
Elles ont tracé, en vagues immobiles,
Dix rouleaux de foin odorant.

Jeux dans le foin

A la mi-temps du jour,
A l'heure de la pause,
Coco, le cheval glouton, a caché ses naseaux,
Au fond du sac d'avoine
Le Mathieu et la Jeanne
Et leurs voisins, le Baptiste, la Marie,
En sont au fromage.
Sur le char de foin jouent la fillette et le garçonnet,
Leurs cris, leurs rires, leurs agaceries
Portent les prémices,
De leurs premiers émois amoureux,
Dans le foin odorant.

Paul Trève

Table

Introduction	page	3
Première partie :		
histoire du patois		4
Deuxième partie :		
I - La graphie		8
II – Les noms communs		10
III – Les verbes		12
IV – Les adjectifs		26
V – Les adverbes		32
Conclusion		40
Poèmes		42

Les Cahiers de Village de Forez, n° 22, avril 2006

Siège social : Centre Social de Montbrison, 13, place Pasteur,

42600 MONTBRISON

- **Directeur de la publication** : Joseph Barou.
- **Rédaction** : Joseph Barou, Maurice Damon, Claude Latta.
Les cahiers de Village de Forez sont publiés par le **Groupe d'histoire locale** du **Centre Social** de Montbrison.
- **Comité de coordination** : Claude Latta, Joseph Barou, Pascal Chambon, Maurice Damon, Pierre Drevet, André Guillot.
- **Comité de rédaction** : Geneviève Adilon, Daniel Allézina, Gérard Aventurier, Joseph Barou, Maurice Bayle, Claude Beaudinat, Gérard Berger, Danielle Bory, Roger Briand, Albert Cellier, Pascal Chambon, Jean Chassagneux, Antoine Cuisinier, Edouard Crozier, Maurice Damon, Pierre Drevet, Thérèse Eyraud, Roger Faure, Jean-Guy Girardet, André Guillot, Jean Guillot, Joël Jallon, Marie Grange, Muriel Jacquemont, Claude Latta, Stéphane Prajalas, Jérôme Sagnard, Sophie Sagnard-Lefebvre, Alain Sarry, Marie-Pierre Souchon, Pierre-Michel Therrat, Gérard Vallet.

Dépôt légal : 4^e trimestre 2005

Impression : *Gravo-clés*, 65, rue Tupinerie, 42600 Montbrison.